



LES CAHIERS DU PLATEAU

— Morceaux choisis —

Centre de Recherche et d'étude sur l'Histoire d'Assy (CREHA)
Bulletin n° 4, été 2000

EDITORIAL

Le Centre de Recherche et d'Etude sur l'Histoire d'Assy a l'habitude, depuis quatre ans, de vous livrer son travail de l'année ; les manifestations du cinquantenaire de la consécration de l'église du Plateau d'Assy, Notre-Dame de Toute Grâce, a mobilisé une grande partie de notre énergie. Aussi avons-nous décidé, pour l'année 2000, de vous proposer un recueil de morceaux choisis des « Cahiers du Plateau ». Nous remercions pour leur accord deux témoins de cette époque : Georges A. Dormeuil et Jean-Marie Dunoyer, à qui nous dédions ce numéro.

La revue littéraire et artistique des « Cahiers du Plateau » est fondée par Claude Naville en mars 1935. Vingt et un cahiers bimestriels d'une soixantaine de pages, tirés à 1300 exemplaires et déposés dans sept libraires françaises vont paraître entre mars 1935 et juin 1939.

Le Comité de Rédaction, composé d'un groupe de malades en cure et d'employés des établissements de soins, est marqué par le rôle prédominant de Christiane Lorient de la Salle, Georges A. Dormeuil, Pierre Marois, Luc Durtain, Luc Dietrich, Jacques Marret, Claire Mars, Pierre Capdevielle, Maurice Piraud...

Ces « exilés » - comme ils se nomment - proposent avant tout « d'aider à maintenir et à renforcer les liens [...] avec le monde vivant, d'éviter la rupture provoquée par la maladie, le long éloignement et l'inaction... ». C'est l'objet du 1^{er} éditorial.

Leurs « préoccupations sont essentiellement littéraires, philosophiques et artistiques, mais les Cahiers sont ouverts à tous et à tous les sujets ». La personnalité d'un auteur et « la valeur intrinsèque des idées exposées sont accueillies avec le plus grand intérêt. » Nous verrons comment, malgré le caractère politique combatif de l'article d'Irène Joliot-Curie – Science et politique – les Cahiers pensent demeurer fidèles à la ligne tracée en réservant toute latitude à la contrepartie.

Les sommaires des Cahiers se composent de six rubriques qui, au fil du temps, nous font découvrir la vie au village, la montagne, l'art, la littérature, les sciences, le sport et les loisirs.

Cette revue est attachée au Plateau d'Assy, comme les Cahiers du Sud sont nés à Marseille, les Papiers de St Jeoire à St Jeoire-en-Faucigny... Les échanges entre les revues sont courants avec notamment le Dr Paul Gay, Cingria, Giono, Rochefort, Roud, Verhesen et Constant Rey-Millet qui fait ici l'objet de l'attention de Pierre Marois... (*Une grande rétrospective, organisée par le Conseil général de Haute-Savoie, au Conservatoire d'Art et d'Histoire de la ville d'Annecy, honore ce grand peintre savoyard jusqu'au 30 septembre 2000.*)

L'animation des Cahiers est également l'occasion de rencontres qui prolongent l'écriture par des cycles de conférences, des concerts et des manifestations. Pierre Capdevielle en relate les principaux événements.

Il est impossible de citer en quelques lignes les auteurs qui participèrent aux Cahiers du Plateau. Voici cependant quelques noms parmi les plus connus : J. Audiberti, C. Aveline, H.G. Clouzot, Colette, F. Crommelynck, J.M. Dunoyer, P. Gadenne, A. Gide, J. Giono, J. Grenier, Max Jacob, Irène Joliot-Curie, Lanza del Vasto, C. Rey-Millet...

*

**

En remerciant chaleureusement tous ceux qui ont participé à la réalisation de ce bulletin (G. Collot, Mme Cornillon, C. Debouvry, M. Dechaumont, E. Félisaz, Mme Grobel, C. Lhotte, Mauricette X., R. Milon, P. Villemot et M.C. Zajacowski) et tous les membres pour leur travail au sein du Club, nous vous souhaitons le meilleur divertissement.

Pour le Centre, Anne Tobé, Présidente.

N.B. En 1998, le CREHA a participé aux Rencontres d'Aubrac sur les journées de la « Littérature de sanatorium ». Un cahier spécial accompagné d'un CD Rom a été édité à cette occasion.

SOMMAIRE

RUBRIQUE INFORMATION

EDITORIAL DU PREMIER CAHIER		4
RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX		
La Station Climatique de Cure de Passy		5
LE SYNDICAT D'INITIATIVE DE PASSY	Maurice Piraud	6
DES NOUVELLES DU PLATEAU	Pierre Capdevielle	7

RUBRIQUE NOTRE MONTAGNE

LETTRES SUR LA SAVOIE – GOETHE	Traduit par Noël Roux	11
LE COL D'ANTERNE		
D'après les Nouvelles Genevoises de Rodolphe Tœpffer	Alexandre Trachtenberg	13
POUR OU CONTRE LES ESCALADES EN MONTAGNE	Jean Hérisson	16
JEUX INTERNATIONAUX DE SKI DE LA F.I.S. À CHAMONIX	Alexandre Trachtenberg	17
CHRONIQUE SPORTIVE		
Attention, descente dangereuse !	Pierre Capdevielle	19

RUBRIQUE ART

L'EGLISE DE COMBLOUX	Jean Marie Dunoyer	21
CONSTANT REY-MILLET	Pierre Marois	22
L'ART REGIONAL EN SAVOIE	Jean Hérisson	26
PORTRAIT DE BOURDELLE	Claude Aveline	27
LE RESQUILLEUR	Claire Mars	29

RUBRIQUE POESIE - LITTERATURE

FRUITS (III)	Robert Rochefort	30
TAPE MON POULS	Christiane Lorient de la Salle	31
PRESENTATION DE JEAN GIONO	Christiane Lorient de la Salle	32
PAGES INEDITES	Jean Giono	33

RUBRIQUE SCIENCES

CAUSERIE SUR LES SANATORIA	Luc Durtain	35
LE PRIX NOBEL DE CHIMIE 1935	Jacques Marret	37
SCIENCE ET ÉCONOMIE	Irène Joliot-Curie	39
T. S. F.		
La réception radiophonique sur le plateau d'Assy	Jean Forrières	41

RUBRIQUE VARIETES - MODE

RENE DORIN, CHANSONNIER	Henri-G. Clouzot	44
GAUCHE... DROITE		
Paroles de René Dorin - Musique de Zimmermann		
LA MODE DE PRINTEMPS		
Ou Vénus Anadyomène	Lucien Lelong	47
CARTE DU MASSIF DU MONT BLANC		48

EDITORIAL DU PREMIER CAHIER

Le Comité de Rédaction

Quel autre moyen, pour présenter une publication nouvelle, que d'en montrer, sinon la nécessité – ce serait bien de la prétention, du moins l'utilité ? Il est malaisé de plaire à tous. Le poète l'a dit :

*...Est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si, par quelque manière,
Nous en viendrons à bout...*

Ce que les Cahiers du Plateau se proposent d'abord, c'est d'aider à maintenir et à renforcer, les liens de chacun de nous avec le monde vivant, d'éviter la rupture que la maladie, le long éloignement et l'inaction qu'elle impose, risquent de provoquer. Nos préoccupations littéraires et philosophiques, nos goûts artistiques, nos passions, nous voulons continuer à les cultiver.

Toujours insatisfaits, nous chercherons à nous renouveler et à nous perfectionner sans cesse. Désireux de pénétrer plus avant le domaine de la pensée, notre effort ne connaîtra pas le découragement. Ces Cahiers ne pourraient-ils être placés sous le signe de Nietzsche : « *Que votre travail soit une lutte et votre paix une victoire* », afin de nous inciter à la perfection ?

Notre intention est, ensuite, de créer un trait d'union entre tous ceux qui, loin de leur climat personnel, ont dû venir séjourner à la montagne. Quelles que soient leurs origines et leurs tendances, nous sommes assurés que notre effort leur sera utile, si du moins les Cahiers du Plateau sont accueillis non dans un esprit de dénigrement, mais de solidarité. Nous espérons donc recevoir les suffrages bienveillants de tous nos camarades qui auront à cœur de nous aider.

Notre voie se trouve donc toute tracée. Sans rester sur un plan strictement local, auquel il sera néanmoins consacré une importante place, nous nous intéresserons à tous les sujets. Les Cahiers du Plateau parleront aussi bien d'un itinéraire romanesque à travers les montagnes environnantes, que des questions complexes de la littérature ou de la politique. Parfois, des sujets sur lesquels certains de nous ont des connaissances particulières (Economie, Technique, etc...) seront traités.

Souhaitant réunir autour des Cahiers du Plateau tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit, nous pouvons assurer que toute la collaboration sera fraternellement accueillie, et qu'ainsi nos Cahiers ne deviendront pas l'œuvre d'une chapelle, ni d'un clan fermé. En effet, pour assurer la continuité du travail et l'objectivité des articles, a été formé un Comité de Rédaction où voisinent les opinions littéraires et politiques les plus diverses.

Notons encore que tout en recherchant une parution aussi fréquente et régulière que possible, les Cahiers du Plateau ne s'en feront pas une loi. Ils paraîtront aussitôt qu'un Cahier sera rédigé, dans un intervalle de deux mois maximum.

Nous tenons enfin à remercier ici les éminentes personnalités du Plateau et le Syndicat d'Initiative de Passy, qui ont bien voulu nous apporter leur concours. Nous leur en exprimons toute notre gratitude. Il ne tient plus qu'à vous lecteurs, de nous aider à perfectionner ces Cahiers qui deviendront alors l'expression de notre propre vie intellectuelle, celle-là même qui, de Passy, doit nous permettre d'élargir notre horizon.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

SITUATION - La station de Passy s'étage de 800 à 1 500 mètres d'altitude sur une série de plateaux exposés au midi. Le plus bas de ces plateaux domine de haut la vallée de l'Arve, Le Fayet-Saint-Gervais et l'aérodrome du Mont-Blanc. Ils ont devant eux un très vaste panorama qui s'étend depuis le Buet jusqu'aux Aravis : les Aiguilles Rouges, toute la chaîne du Mont-Blanc, la vallée de Montjoie, le Mont-Joly, le Mont-d'Arbois, Megève, Combloux. Ils s'adosent à la gigantesque chaîne des Fiz qui les protège contre les vents.

CLIMAT - Les conditions climatiques qui se trouvent réunies à Passy en font une station privilégiée. L'horizon vaste et dégagé qui s'ouvre devant elle lui permet de recevoir un ensoleillement très long, même en hiver. Au cours de cette saison, l'enneigement n'est jamais excessif ; la période de dégel est extrêmement courte. En été la fraîcheur relative qu'on note à Passy est due aux immenses masses glacières du massif du Mont-Blanc, distantes de quelques kilomètres et aux forêts de sapins qui avoisinent les sanatoriums.

MOYENS D'ACCES - Les grands courants touristiques qui convergent autour du Mont-Blanc ne troublent pas le calme de notre station qui bénéficie cependant des mêmes voies d'accès remarquablement faciles. Par la voie ferrée on accède à Passy par la gare de Saint-Gervais-le-Fayet. Les plateaux de Passy sont reliés rapidement à la gare par des autocars confortables qui desservent à chaque train le chef-lieu et tous les établissements de cure.

Saint-Gervais-le-Fayet, tête de ligne, met la région à 12 heures de Paris. À 6 heures de Lyon, à proximité immédiate de Genève par des wagons directs en toute saison.

Par la route, les communications sont faciles et rapides avec Chambéry, Aix-les-Bains, Annecy, Bourg, Nantua, Genève, ainsi qu'avec la vallée de Chamonix.

Sur la commune même, 30 kilomètres de routes nouvelles ont été construites ces dernières années.

PRINCIPALES DISTANCES - Distances de Passy (mairie) à : Paris 605 km ; Marseille 420 km, Lyon 225 km; Genève 66 km; Chamonix, 22 km, Megève 17 km ; Saint-Gervais 10 km; Servoz 7 km; Sallanches 5 km.

DISTRACTIONS - Des séances cinématographiques sont données régulièrement dans chaque établissement. Des conférences, des auditions musicales, des spectacles variés, des tournois de bridge et d'échecs sont régulièrement organisés par l'Association des « Cahiers du Plateau » qui fait aussi paraître une revue littéraire.

PROMENADES ET EXCURSIONS - Les vergers et les forêts qui entourent la station permettent aux malades un grand nombre de promenades faciles sur des routes ou des chemins à plat dans des conditions particulièrement agréables. Les personnes qui veulent faire des excursions un peu longues peuvent prendre pour but les nombreux points de vue très réputés de la région.

Les visiteurs et parents des malades ont toutes facilités pour les excursions qui peuvent se faire de Chamonix et de Saint-Gervais : ascensions classiques ou grandes excursions organisées pendant la saison d'été et la saison d'hiver à destination de la Mer de Glace, du Col des Aravis, de la Grande-Chartreuse, des villes d'Annecy ou de Genève, etc.

De même, les visiteurs ou accompagnants qui voudraient se livrer à d'autres sports que l'alpinisme, ont à leur disposition la plage de Passy-Mont-Blanc, des courts de tennis, des terrains de golf, les piscines ou les champs de ski des stations voisines.

BUREAU DE POSTE - Une agence postale (Plateau d'Assy, Haute-Savoie est installée au centre d'Assy et dessert tous les établissements de cure qui n'ont pas leur bureau de poste particulier.

AUTOGARE ET BUREAU DE RENSEIGNEMENTS - Un autre bâtiment situé au milieu de l'agglomération d'Assy est destiné au trafic des voyageurs et des colis amenés par les autocars qui fonctionnent en correspondance P.L.M. On peut y prendre les billets directement pour toutes destinations et y enregistrer les bagages. Le même bâtiment abrite le bureau du Syndicat d'Initiative qui est ouvert en permanence.

LE SYNDICAT D'INITIATIVE DE PASSY

Par Maurice PIRAUD, Président du Syndicat d'Initiative de Passy

Passy, en raison de sa situation exceptionnelle, est une des communes les plus charmantes par ses vergers et les plus belles par son panorama de toute la Savoie.

Le Syndicat d'Initiative voudrait que les personnes qui y demeurent conservent pendant tout leur séjour cette impression de charme et de beauté.

Au premier abord, la création d'un Syndicat d'Initiative paraissait un pléonasme pour qui connaissait la municipalité de Passy et son Maire, que jamais une initiative à prendre n'a trouvé indifférent. Il n'est que de connaître la liste de ses heureuses entreprises pour s'en rendre compte, et la rapide poussée d'Assy montre à quel point son travail fut efficace.

Assy comptait, en 1925, quelques dizaines d'habitants pour une dizaine de maisons; maintenant, plus de 1800 personnes séjournent sur les plateaux, réparties entre 20 bâtiments neufs, dont l'ensemble a coûté près de 150 millions.

Mais un Maire se doit à sa commune entière, malgré les préférences qu'il pourrait avoir pour l'une de ses parties, qui est plus particulièrement son œuvre. Aussi, serait-il sorti de son rôle en gardant sous son patronage trop direct le quartier d'Assy, déjà très important, alors que toute son immense commune réclame ses soins pour chacune de ses agglomérations. C'est pour cela que le Syndicat d'Initiative était à créer.

Cette progression ascendante ne peut aller que s'accroissant par la force acquise, mais il faut se rappeler que les croissances hâtives demandent beaucoup de soins. Si les habitants d'Assy bénéficient déjà d'un confort matériel plus grand qu'autrefois, d'un commerce plus actif, d'une plus-value des terrains considérables, il ne faut pas oublier que cela ne pourra durer que si nos hôtes, attirés par la valeur de nos médecins, trouvent sur le plateau un séjour qui leur plaise et qui continue à leur plaire pendant tout leur séjour.

Chacun de son côté fait pour le mieux, mais si l'on veut que le développement d'Assy (celui de Passy par contre-coup), se fasse harmonieusement, il faut une collaboration de tous, et ce n'est qu'au sein d'un Syndicat dépourvu d'esprit particulariste que les décisions nécessaires peuvent être prises.

Il y a des mesures spéciales à appliquer pour faire connaître mieux la station de cure – des démarches pour faciliter les conditions de voyage et de séjour en sollicitant la collaboration des chemins de fer et des postes – des démarches encore auprès de tous les habitants de la localité pour que l'aspect des maisons soit propre et accueillant, pour que les conditions de cure ne soient pas troublées. Le Syndicat met ses efforts en œuvre pour obtenir tous les résultats souhaités.

Il accueille toutes les idées qui peuvent contribuer au développement de la plus belle station climatique de France pour le plus grand bien de ses hôtes.

Il accepte aussi, oserai-je le dire, toutes les aides, toutes les cotisations qui sont nécessaires pour étendre son rayon d'action.

DES NOUVELLES DU PLATEAU

Par Pierre Capdevielle

LA VIE DU PLATEAU (AVRIL 1936)

- Le 21 Décembre dernier, M. Paul Morand faisait une spirituelle conférence sur « Le Détective, paladin moderne », retraçant les origines du roman policier et la place exacte qu'il occupe dans la littérature actuelle.
- Le 18 et 19 Janvier, M. Luc Durtain parlait avec un égal bonheur de « L'autre Europe 1935 » et de la « Poésie moderne ». Ses auditeurs ravis, le suivirent avec la même docilité compréhensive tant de Lénine à Tiflis qu'à travers les dédales du symbolisme et du surréalisme.
- Bach, Haendel, Beethoven, Chopin, Albeniz, encore une merveilleuse promenade avec la remarquable pianiste Mlle Pauline Gordon pour guide, le 9 février.
- « J'ai pensé vous faire une lecture de textes inédits », nous promettait Jean Giono, et le 22 février, le poète du vent et des labours tenait sa promesse. A travers le parallèle si émouvant entre le retour d'Ulysse et son propre retour de la guerre, Giono nous a fait pénétrer dans le domaine secret, encore inexploré, que le romancier garde d'ordinaire pour soi seul.
- Le 2 mars, c'était au tour de Henry de Monfreid de nous conter, avec une étonnante objectivité, ses souvenirs sur l'Éthiopie.
- Puis le 5 mars, le chef Os-Ko-Mon, de la tribu Yakima, ressuscita un instant les rêves puérils de nos douze ans, pleins de costumes multicolores, de tomahawks et de flèches empoisonnées. Œil-de-Faucon, pour la circonstance, était accompagné de Mlle Herscher-Clément, qui interpréta pour nous les mélodies amérindiennes avec toute la naïveté que réclamait un tel spectacle.
- M. Bonifay, à l'hôtel du Mont-Blanc, ravit ses auditeurs par la façon si remarquable dont il sut faire revivre la personnalité de Stendhal. Prenant pour prétexte le musée que Grenoble a consacré au grand écrivain dauphinois, il retraça avec beaucoup de talent la vie passionnante et passionnée d'Henry Beyle.
- Enfin, Jean Lurçat, le 21 mars, terminait cette brillante série de conférences par la plus intelligente et la plus compréhensive des causeries. Peinture moderne, art abstrait, cubisme, rapports de l'esthétique et du social, Jean Lurçat édifia devant nous, comme un merveilleux prestidigitateur fait surgir du plateau un palmier ou une danseuse nue, théories séduisantes, étincelants paradoxes et perspectives d'avenir. La solidité de son argumentation nous a laissés pleins d'espoir dans l'école française de peinture moderne dont il est l'ambassadeur le plus précieux et le mieux qualifié.

TOUT PASSY... ...EN QUELQUES LIGNES... (JANVIER 1939)

- Le 27 avril vers 14 heures, le feu s'est déclaré au Sanatorium *La Ravoire*. Tous les combles du bâtiment central et la toiture ont été détruits. Il n'y a eu que des dégâts matériels et, à l'heure présente, tout est réparé. M. Rahn, le nouveau directeur de La Ravoire est tout heureux car on a pu agrandir le bâtiment en le reconstruisant et on peut y loger 8 enfants de plus.

- A l'aérodrome de Passy-Mont-Blanc, a eu lieu, le 2 juillet, le baptême de l'avion *Le Faucigny* avec lequel le chef-pilote Guiron pourra emmener 5 passagers au-dessus du Mont-Blanc. Cet avion, un Farman 199, équipé avec un Loraine 300 CV, est celui-là même avec lequel Laurent, Touge et Lénier établirent le record de la liaison Paris-Tananarive.

- Le 14 juillet, M. Jean Rossiaud, comptable à Praz-Coutant, a réussi le difficile exploit de partir en vélo, le matin, du sanatorium, de monter au Col d'Anterne, de redescendre sur Sixt, toujours en vélo, puis de gagner Genève d'où il rentrait le soir même à Praz-Coutant, ayant parcouru plus de cent cinquante kilomètres, ce qui est peu, mais en montant à 2.200 mètres par un invraisemblable chemin muletier, ce qui est beaucoup pour un cycliste.

- Une mission de médecins militaires yougoslaves est venue visiter la station de Passy, faisant un voyage d'études en Europe occidentale avant d'établir les plans d'un grand sanatorium pour l'armée yougoslave.

- Le maréchal Pétain est venu le 1^{er} août, accompagné du docteur Darré-Touche, visiter les sanatoriums de l'Association philanthropique. Revue de détail à Martel, visite de courtoisie à Guébriant, visite paternelle au Roc des Fiz et à Praz-Coutant, repos en écoutant les admirables petits « Chanteurs à la Croix de bois ».

- Le 14 août, grande fête organisée à la demande de M. l'abbé Devémy, au profit de l'église d'Assy en construction. Bar tyrolien, vendeuses charmantes, comptoirs nombreux et, le soir, belle recette dont l'abbé parle avec un large sourire. L'an prochain... il recommencera !

- Le 19 août, Jean Zay, ministre des Sports (et aussi de l'Éducation Nationale !) est venu à Passy d'où il s'est envolé pour survoler le Mont-Blanc. Bénéficiant d'un temps merveilleux le ministre est redescendu enthousiasmé de son ascension. Le surlendemain, le temps s'était si bien gâté que, suivant les sages conseils de M. Clivier, président du C.A.F., le ministre et ses guides durent renoncer à la montée à la nouvelle cabane Vallot. Ils donnèrent ainsi l'exemple d'une prudence recommandable en haute montagne, quoiqu'en aient pu penser des critiques en pantoufles.

- M. Henri Sellier, ancien ministre de la Santé Publique, est venu en août à Passy. Nous avons pu, en effet, voir son nom sur le Livre d'Or de Mont-Blanc Plage... et il ne faut pas oublier que ces lacs charmants, s'ils sont peu fréquentés par les passerands, font pourtant partie du territoire de notre vaste commune.

- Dans les premiers jours de septembre, M. Georges Risler, le philanthrope bien connu, membre de l'Institut, Grande Croix de la Légion d'Honneur, président du Musée Social, est venu visiter les sanatoriums de l'Association Philanthropique (dont il est le vice-président).

- Un concours d'avions modèles réduits s'est disputé sur l'aérodrome de Passy-Mont-Blanc, le 21 septembre. Ce concours, doté d'une coupe par M. Frédéric Chapal, fut favorisé par un temps splendide. Le meilleur temps de la journée (pour avion à moteur caoutchouc) fut réalisé par l'appareil de M. Mercier : 1'41''.

- Le 11 novembre, la commémoration de l'Armistice à Passy, fut l'occasion d'une cérémonie d'une qualité toute particulière. Les défilés de la Compagnie de Feu et de la Section d'Aviation Populaire furent impeccables. Le service d'ordre était assuré par M. l'abbé Lacroix, curé de Passy, qui déploya, en quelques minutes, plus d'énergie que le garde-champêtre du Plateau pendant une année entière.

- 30 décembre 1938. – Solange Demolière et ses sœurs viennent donner un récital. Vieilles chansons françaises, berceuses, chansons à boire, chansons de guerre et d'amour, tout est vie, et grâce, et bonheur de l'expression personnelle chez Solange Demolière. Et les petites sœurs accompagnent la grande avec tant d'amour, tant de respect pour son art qu'on quitte à regret ce trio charmant, spirituel et aimable.

- 6 janvier 1939 – Revue d'hiver à Praz-Coutant. On en a vu de meilleures mais celle-ci restera pourtant mémorable pour les décors lumineux de Lhomme, les créations pleines de talent de Lebreton, les rosseries de Boissonnat.

- 10 janvier – Au Syndicat d'initiative le sympathique M. Maurice Piraud, président depuis l'origine, demande à passer le flambeau. C'est M. Henri Bouillet qui accepte la tâche à condition que M. Piraud reste vice-président. En même temps, M. Baglan obligé de consacrer toujours davantage de temps à son cinéma demande à être remplacé au secrétariat. C'est M. Baud qui se classe en tête d'un concours difficile où 32 candidats s'étaient inscrits. L'une des premières séances du nouveau Comité est consacrée à l'étude de divers projets concernant l'embellissement du Plateau. Faut-il tracer une allée, loin de la route, où les hivernants et les estivants pourront se promener sans crainte d'être éclaboussés ou empoussiérés ? Faut-il comme le demande un des membres du Comité avoir une « vraie politique des bancs » ou bien, comme le voudrait cet autre, faut-il réclamer le plan de l'alignement afin de faire préparer des plantations d'arbres ? Voilà bien des questions qui sont âprement discutées.

- 27 et 28 janvier. – Revue de fin d'année (?) au Mont-Blanc dont l'histoire retiendra le titre d'une pruderie tout hivernale : « Aimons blanc ». Pour ce spectacle agréable et réussi, ni le costumier ni le décorateur n'avaient eu à se mettre en dépense puisque tout le plaisir des spectateurs est de reconnaître, sur scène, les visages et les personnes qui leur sont familiers. Restait à y mettre de l'esprit, de la gaieté, de l'espérance. C'est à quoi se sont efforcés les anonymes auteurs, aidés par la musique, la danse, l'entrain endiablé des acteurs, la bienveillance amusée du public. Tout cela faisait une soirée toute intime et cordiale, fort chaleureusement applaudie à juste titre. Et nous félicitons en bloc, puisque leur modestie a voulu garder un incognito absolu, tous ceux qui, de près ou de loin, mais de tout leur cœur, c'était visible, y ont participé. Sans rien dire aux médecins du « Mont-Blanc » qui ont, avec le plus gracieux sourire, reçu en effigie, sur la scène, des flèches d'ailleurs époinçonnées et enrubannées.

- 31 janvier. – A l'Hermitage, conférence du Docteur Jean Carle sur les Lhamasseries Bouddhiques au Tibet. Le conférencier avait accepté que la conférence fût donnée sous les auspices des *Cahiers* et au profit de l'École d'Assy. Les projections furent excellentes, la recette fut bonne. Comme disait le Dr Carle lui-même après la soirée : « Je ferai mieux la prochaine fois ».

- 12 janvier. – Pour fêter la Rosette qui vient d'être décernée, au titre militaire, au Docteur Maurer, chirurgien des hôpitaux de Paris (et président de la Société Médicale de Passy), les malades du Sanatorium Martel de Janville avaient monté une Revue : « Martel 3 Etoiles » dont on ne sait s'il faut louer davantage le texte, dû à « Beaubrun et quelques amis », les décors et costumes encore de Beaubrun ou la mise en scène de Jugnet [...]. Cette revue dépassait de loin ce qu'on peut attendre d'une troupe d'amateurs obligés de se limiter pour de multiples raisons. Tous les médecins de Passy et les nombreux invités de Martel passèrent une excellente soirée et applaudirent avec conviction tous les acteurs qui, autour de Jugnet et de Pangrini contribuèrent au succès éclatant de : « Martel 3 Etoiles » (réclame non payée !...).

- 15 février. – On a commenté, en son temps, et vivement approuvé, sur le Plateau, l'arrêté que Monsieur Vallet, Maire de Passy, a pris pour réglementer la circulation des autos et camions, et pour interdire en particulier tous transports par poids lourds et camionnettes entre 14 et 16 heures et de 8 heures du soir à 8 heures du matin. On dit maintenant qu'il y a déjà quelques dérogations... quelques autorisations spéciales... quelques cas d'espèce... Quel dommage ! On eût été si contents, nous autres, du Plateau, que pour une fois en France, il y eût une règle sans exceptions !...

- *Mardi-Gras, 21 février.* – Carnaval pas mort. M. l'abbé Devémy, ce pieux businessman pense avec raison que des masques peuvent apporter une pierre à son édifice (dont les travaux vont reprendre à Pâques). Une fête charmante est organisée à Sancellemoz. Groupe 1900, serveuses à froufrous, déguisements divers, tous ceux qui ont pris part à cette fête en ont été ravis. Une mention spéciale est décernée à Cessy Prévost et à sa fille qui furent une étonnante famille esquimaude.

- *27 février.* – Retenez bien cette date : le Conseil municipal de Passy, à l'instigation de son Maire émet un vœu catégorique tendant au rétablissement de la grande zone de la Savoie du Nord. Cette pierre dans l'eau va faire des ronds qui gagneront des rivages éloignés !...

- *Mars.* – Avait – on assez dit : « Ah ! S'il y avait une police de la route sur le Plateau. Ah ! S'il y avait un garde qui fasse du service ! Etc.... etc.... »

Eh bien les grenouilles ont eu leur roi. Un beau samedi soir les gendarmes de Sallanches sont montés et ils ont verbalisé, et sans aucune considération ils ont mis dans le même sac le puissant et le misérable, les médecins et le boucher, et l'hôtelier et son client (pauvre vieux Prévost, vous qui ne saviez pas qu'il fallait des ampoules jaunes depuis le 1^{er} janvier !...). Comme chantait notre ami Clouzot dans son beau « Jeu de Massacre » :

Hop là boum, dans le militaire !

Hop là boum, dans l'Aristo !...

LES HEURES ET LES JOURS... A PASSY (Juin 1939)

- *Avril.* – Henry-Jacques Le Même, l'architecte de Megève qui, en collaboration avec Pol Abraham a construit les grands Sanatoriums de l'A.V.S.H.A. à Passy, avait déjà obtenu la Légion d'honneur pour sa brillante participation à l'Exposition de 1937. Le Même est un charmant camarade qui n'aime pas la publicité tapageuse, nous n'avons donc pas parlé de sa Croix. Mais il vient de recevoir, pour sa judicieuse utilisation du bois (le « pavillon du Bois » à l'Expo) le Mérite agricole. Cela, tout de même, on ne pouvait pas le passer sous silence !...

- *Avril.* – Les *Cahiers du Plateau* avaient organisé un grand concours entre lecteurs : « Qui succèdera à M. Albert Lebrun ? ». Le dépouillement donna les résultats suivants : 47,5% des votes pour M. Albert Lebrun, 15% pour F.Buisson, 12,5% pour Piétri, etc. M. Poujade, de Praz-Coutant gagna le concours et un bel appareil photographique d'une valeur de six cents francs. [...]

- *Juin.* – Un voleur bibliophile mettait la boutique de notre ami Noël Roux au pillage. Mais il aimait aussi l'argent – alors il vola le tiroir-caisse. Et il aimait aussi le tapage nocturne, alors une autre nuit il envoya un pavé dans la vitrine. Cette goutte d'eau fit déborder le vase – et le voleur fut arrêté.

- *...Juin.* – *Les causeries du Mont-Blanc.* – Parmi les mauvais anges du sanatorium, il en est deux qui, spécialement, sont redoutables : la solitude et le désœuvrement. C'est pour les exorciser que, cette année, les médecins du Mont-Blanc ont organisé une série de causeries familiales, faites en toute simplicité par quelques malades à leurs compagnons de traversée. Et l'expérience a très heureusement réussi. Car il est normal que les premiers aient trouvé du plaisir à initier les seconds à des sujets qui leur tenaient à cœur. Et non moins logiquement, leur auditoire s'est réjoui d'augmenter la provision de connaissances que les hommes trouvent tant de joie à amasser. C'est ainsi que le premier, M. Bancal parla avec enthousiasme et humour sur « l'Exploration des grottes et des cavernes : leurs merveilles et leurs mystères ». Après lui, Mme Martinet traita fort savamment de « l'Art religieux au XIII^e siècle; principaux thèmes iconographiques de nos cathédrales ». Mlle Gras, retenant surtout Giotto, Fra Angelico et Botticelli analysa et loua de la façon la plus pertinente « Les Primitifs Italiens ». La quatrième causerie, tout à fait passionnante et pathétique comme peuvent l'être les grandes synthèses géologiques était consacrée par M. Batard aux « Alpes de Savoie, hier et aujourd'hui ». Vint ensuite un entretien plein d'émotion et de sympathie pénétrante sur « Rainer Maria-Rilke et la France », par Mme Alexandre Parodi. Cette belle conférence fut agrémentée par les lecteurs faites avec un art intelligent et sensible par M. Pernat. Sa série s'acheva par une brillante étude de M. Robert Bloch sur « Le Marché du Blé ». Chaque conférence était annoncée par d'excellentes affiches signées par M. Laurent, architecte D.P.L.G. [...]

LETTRES SUR LA SAVOIE

De GOETHE, traduit par Noël ROUX

Le grand écrivain allemand Wolfgang Von GOETHE a été le premier grand poète qui ait visité la vallée de l'Arve. Alors âgé de trente ans, il fit cette excursion en compagnie du prince de Saxe Weimar. Au cours de ce voyage dont l'itinéraire était : Bâle, Genève, la Vallée de l'Arve, le Col de Balme. Goethe écrivit de Chamonix deux lettres à une personne amie. C'est la traduction de ces deux lettres qui relatent le voyage Sallanches-Chamonix et une excursion à la Mer de Glace que nous soumettons à nos lecteurs.

Chamonix, le 4 novembre 1779.

« C'est seulement parce que je me rapproche ainsi de vous que je prends la plume, sinon il serait préférable de laisser reposer mes esprits. Nous laissâmes derrière nous Sallanches dans une jolie vallée ouverte ; pendant notre repos de midi, le ciel s'était couvert de petits nuages moutonnés au sujet desquels il me faut faire ici une remarque particulière. Nous les avons vus aussi beaux et même plus beaux s'élever des glaciers bernois par une magnifique journée – il nous a semblé, ici aussi, que le soleil attirait vers lui les plus légères évaporations des hautes montagnes neigeuses et peignait par un faible vent ces si fines vapeurs à travers l'atmosphère. Je ne me souviens pas avoir jamais vu chez nous, même en plein été où de tels phénomènes se produisent, quelque chose d'aussi transparent et d'aussi léger. A peine avons-nous vu les montagnes neigeuses desquelles ils s'élevaient, que la vallée s'arrête, l'Arve jaillissant d'un amas de roches, nous traversons une montagne, et, les montagnes neigeuses à notre droite, nous nous dirigeons toujours plus haut. Alternativement apparaissent des montagnes et des bois de pins, tantôt plus bas que nous, tantôt à notre hauteur ; à gauche et au-dessus de nous, des montagnes dénudées et aiguës. Nous sentions que nous approchions de plus en plus d'une forte et puissante formation de montagnes. Nous traversâmes une large et aride couche de pierres et de sable que les eaux de ruissellement ont arraché du haut des montagnes et de là nous parvînmes dans une vallée plate et encerclée où se trouve le petit village de Servoz.

« Ensuite, le chemin contourne quelques rocs de couleurs vives et rejoint l'Arve. Quand on l'a dépassée, les masses deviennent toujours plus grandes ; ici la nature commence à préparer savamment le prodigieux. Il faisait de plus en plus sombre, nous approchions de la vallée de Chamonix, nous y pénétrâmes enfin. Nous apercevions les grosses masses seules. Les étoiles s'allumaient les unes après les autres et nous remarquâmes au-dessus des cimes, à notre droite, une lueur inexplicable pour nous - clarté sans éclat, comme la voie lactée, mais plus épaisse, presque comme la pléiade, seulement plus grosse ; elle retint longtemps notre attention jusqu'à ce qu'elle jaillisse au-dessus de nos têtes comme un ver luisant, telle une pyramide parcourue par une lueur mystérieuse ; c'était la cime du Mont-Blanc. La beauté de ce panorama est tout à fait extraordinaire, car, bien que sa lumière soit peu vive, avec les détails qui l'entourent, il brille en une masse cohérente semblant appartenir aux hautes sphères, si bien qu'on a de la peine à s'imaginer ses racines fixées au sol. Devant lui nous voyions une série de montagnes neigeuses, rougeoyant sur le dos de noires forêts de sapins et d'énormes glaciers qui descendent dans la vallée. Ma description commence à devenir désordonnée et pusillanime, à vrai dire il faudrait être deux, un qui voit, l'autre qui écrit. Ici nous sommes dans le village du milieu de la vallée, appelé Le Prieuré, bien logés dans une maison qu'une veuve fit bâtir il y a quelques années pour y recevoir de nombreux étrangers. Nous sommes assis sous la cheminée et nous savourons le vin de muscatelle de la vallée d'Aoste avec plus de plaisir que les mets fastueux qui nous sont servis ».

Le 5 novembre au soir.

« Pour moi, c'est toujours une pénible résolution, comme lorsqu'on se jette à l'eau, que de prendre la plume. Justement, en ce moment, j'aurais bien envie de vous renvoyer la description des montagnes de Savoie qu'a publiée Bourrit en grimpeur passionné. Rafraîchi par quelques verres de bon vin et à la pensée que ces feuilles vous parviendront avant votre voyageur et le livre de Bourrit, je vais faire mon possible. La vallée de Chamonix dans laquelle nous nous trouvons se situe très haut dans les montagnes, elle est longue de 6 à 7 heures de marche et orientée à peu près du nord au sud. Le caractère qui pour moi la distingue des autres vallées, c'est qu'elle ne possède presque pas de plaine en son milieu, et que la terre dès le lit de l'Arve se blottit contre les hautes montagnes. Le Mont-Blanc et les montagnes adjacentes, les masses de glace qui remplissent ces monstrueux abîmes forment la paroi orientale le long de laquelle descendent sept glaciers. Les guides que nous avons loués pour voir la Mer de Glace arrivèrent à l'heure. L'un est un robuste jeune garçon, l'autre plus âgé est un homme très capable et très au courant des particularités des glaciers. Il nous assura que depuis 28 ans - C'est -depuis lors qu'il accompagne des étrangers dans la montagne - il n'était jamais parti à une date aussi avancée de l'année (après la Toussaint). Malgré cela, nous vîmes tout aussi bien qu'en août. Nous montâmes munis de vin et de vivres par le Montenvers, d'où la vue sur la Mer de Glace nous surprit. Il n'y avait pas encore la plus petite couche de neige sur la surface hérissée et les crevasses bleues brillaient très agréablement. Peu à peu le temps se couvrit et je vis, paraissant annoncer la neige, de gros nuages comme je n'en avais jamais vu. Dans la contrée où nous étions se trouve la cabane destinée aux excursionnistes ; cette cabane faite de pierres amoncelées est appelée par ironie, le « Château de Montenvers » ; M. Blaise, un anglais de Genève, en a fait construire une plus vaste dans un endroit bien choisi, un peu au-dessus, d'où l'on peut, assis près du feu, voir par la fenêtre toute la vallée de glace.

Les cimes des rocs, qu'elles soient vers la vallée ou vis-à-vis de nous, sont déchiquetées en pointes. Cela provient de ce qu'elles sont constituées par une roche dont les parois s'enfoncent perpendiculairement dans la terre ; si l'une des parois se désagrège légèrement, l'autre reste aiguë dans l'air. On nomme aiguilles de tels pics et l'aiguille du Dru est une remarquable et haute pointe juste vis-à-vis du Montenvers. Nous voulûmes marcher sur la Mer de Glace et voir cette monstrueuse masse en passant sur elle. Nous dévalâmes la montagne et fîmes quelques centaines de pas sur les brisants de cristal. C'est un magnifique spectacle quand on est sur la glace et qu'on voit se pressant en amont ces masses séparées par d'étranges crevasses. Mais nous ne nous sentions pas à l'aise sur ce sol raboteux car nous étions munis de souliers sans clous ni crampons ; de plus, nos talons étaient usés par la longue marche. Nous grimpâmes vers la cabane et là, après quelque repos, nous nous préparâmes au départ. Nous dégringolâmes la montagne et arrivâmes à l'endroit où le glacier s'enfonce, marche par marche, jusque dans la vallée et à l'excavation où il déverse son eau. Cette cavité est étendue, profonde du plus beau bleu et on est, plus en sécurité à sa partie basse qu'auprès de la source, car il se détache toujours quelques gros morceaux de glace fondante. Nous prîmes le chemin de l'auberge, près de la maison de deux enfants blonds ; enfants de 12 à 14 ans à la peau très blanche, aux cheveux blancs mais raides et aux yeux rouges et mobiles comme ceux des lapins. La profonde nuit qui tombe sur la vallée m'invite à aller me coucher de bonne heure et j'ai à peine assez d'entrain pour vous dire que nous avons vu un jeune et doux chamois vivant au milieu de chèvres comme le fils naturel d'un grand seigneur qu'on élève en cachette dans une famille bourgeoise. De nos conversations, il n'y a rien d'extraordinaire que je puisse vous faire savoir. Vous ne vous intéressez guère au granit, ni aux mélèzes, ni aux pins ; au contraire, vous tirerez plus de profit à voir les plantes que nous avons herborisées. Je me sens accablé de sommeil et il m'est impossible d'écrire une ligne de plus ».

LE COL D'ANTERNE

D'après les Nouvelles Genevoises de Rodolphe Tœpffer, Par Alexandre Trachtenberg

De nos jours c'est une simple promenade; mais du temps de Tœpffer, c'était une vraie expédition qui nécessitait un bon guide, car le passage était considéré comme difficile ; Tœpffer en parle comme d'une « gorge étroite, resserrée entre les pics des Fiz et les bases du Mont Buet ; le sentier est difficile, la cime âpre et décharnée... ». Un soir de juin, Tœpffer arriva à l'auberge de Servoz ; il voulait sortir de la vallée en traversant le col d'Anterne, pour se rendre à Sixt. Malheureusement, le seul guide de l'endroit, un chasseur de chamois, était déjà retenu par un touriste anglais qui voulait également traverser le col. Tœpffer voulait se joindre à l'anglais en payant le guide de moitié ; mais comment parler à ce gentleman flegmatique et distant ? Écoutons-le engager la conversation :

« L'anglais était assis en face du Mont-Blanc, que d'ailleurs il ne regardait pas. Il venait de bailler ; je baillais aussi, en signe de sympathie ; après quoi je crus devoir laisser s'écouler quelques minutes, pendant lesquelles Milord ayant eu le temps de se familiariser avec ma personne, je me trouverais ensuite comme présenté, comme « introduit » à lui. Lorsque le moment me parut propice :

- « Magnifique ! Dis-je à demi-voix et sans m'adresser encore à personne, sublime spectacle !... »

Rien ne bougea, rien ne répondit. Je m'approchai :

- « Monsieur, dis-je fort gracieusement, arrive sans doute de Chamonix ?

- Uï.

- J'en suis moi-même parti ce matin. »

L'Anglais bâilla une seconde fois.

- « Je n'ai pas eu, monsieur, l'avantage de vous rencontrer en route ; il faut que vous ayez passé par le col de Balme ?

- No

- Par le Prarion peut-être ?

- No

- J'y arrivais hier par la Tête-Noire, et je me propose de passer demain le col d'Anterne, si toutefois je puis trouver un guide. Vous avez pu, me dit-on, voue en procurer un ?

- Uï.

- Uï ! No ! Le diable l'emporte ! Disais-je au-dedans de moi-même. Sot animal ! Puis, me décidant à brusquer l'affaire :

- « Y aurait-il de l'indiscrétion, monsieur, dans le cas où je ne pourrais me procurer un guide, à vous demander la permission de m'associer à vous, en payant le vôtre de moitié ?

- Uï. Il y avé de l'indiscrétion.

- En ce cas, je n'insiste point, lui dis-je. Et je m'éloignais tout enchanté de ce colloque intéressant. »

Cependant, Tœpffer ne se décourage pas pour si peu. Il va se promener en attendant le souper, et admire le coucher du soleil sur le Mont-Blanc. Un pâtre qu'il rencontre au cours de sa promenade, lui fait une description effroyable du col tout couvert de neige ; et les arguments que Tœpffer puise dans son « itinéraire », qui indique que le col d'Anterne est au-dessous de la limite des neiges éternelles, n'arrivent pas à le convaincre. Alors Tœpffer décide de partir seul, sans guide, simplement avec son « itinéraire » et en suivant les traces de l'Anglais. En rentrant à l'hôtel il se trouve assis près de l'Anglais, qui dîne avec sa fille. Sur la fin du souper, le guide entra : « Holà ! hé ! Dites donc, monsieur, il nous faut partir de grand matin. Je viens d'examiner le temps : vers midi nous pourrions avoir de l'orage. C'est mauvais par là-haut, à cause des neiges. Et puis, c'est pas l'ombrelle de cette demoiselle qui la tirerait de là ! »

L'Anglais est visiblement choqué et Tœpffer, qui le comprend, nous raconte d'une façon très cocasse l'entretien qu'il a avec sa fille et la manière dont il répond au guide.

MILORD A SA FILLE

- « Cette guide avé iune très irrévérencious manière.

- Il ma paraissait iune stiupid. Disé à lui que je ne voulé partir que si le ciel n'avé pas iune niuage.

MILORD A SA FILLE

- Je ne voulé partir que si le ciel n'avé pas iune niuage.

- Eh bien, c'est pas ça ! répartit le guide. De grand matin, il y aura des nuages, je vous en préviens ; et tout de même, il faut partir de grand matin. Laissez donc, nous connaissons le temps et les endroits, nous autres !

MILORD A SA FILLE

- C'été iune fourbe. (Au guide) : je disé à vos que je ne voulé paartir quand le ciel n'avé pas iune iunique niuage.

- Comme vous voudrez, ça vous regarde. Je parie que le ciel sera découvert vers neuf heures ! Une supposition : vous partirez à neuf heures, mais je vous dis que vers midi il peut faire de l'orage, et à midi nous serons justement au milieu des neiges ; et au lieu de cela, si nous partons de grand matin, à midi nous sommes à Sixt et vienne la tourmente, alors !

MILORD A SA FILLE - C'été iune fourbe. Comprené-vous le chose, Clara ? Il connaissé qu'il faisé mauvais temps demain, et il a voulé nous engager à commencé le journée de grand matin, parce que, plus tard, il faisé le pluis, et il perdé son aargent.

- Je croyé aussi.

- Ces hommes ont été remarquablement voleurs !

- Tute. Ordonné-lui voter volonté ; il été bien attrapé !

MILORD AU GUIDE

- Mon ami, je distingué paafaitement bien voter estratadgem ! Je ne voulé paartir que quand le ciel il n'avé pas plus de niuage que sur cette plate... (A Clara) : How do you say plate, Clara ?

- Assiette.

- ... que suir cette assiette... Entendez-vous !"

Mais les guides ont leurs idées, et le lendemain matin, au petit jour, celui-ci vint réveiller l'Anglais. Voyant que le ciel était couvert de nuages, Milord s'indigna, et après avoir « déclaré encore iune fois qu'il ne parté pas s'il y avé iune sieule iunique niuage dans tute la circumfèrence de la firmamente », il renvoya le guide. Comme ses prédictions ne tardèrent pas à se réaliser, et que bientôt le soleil brilla dans un ciel pur, l'Anglais se décida, et ayant enfourché leurs mulets, lui et sa fille se mirent en route, suivis par Tœpffer qui partit à pied sur leurs traces.

Le début du voyage se passa sans incident ; nos voyageurs traversent de rians pâturages, des croupes magnifiquement boisées ; tout va bien. Cependant, vers onze heures, quelques nuages apparaissent ; mais l'Anglais ne les remarque pas. Puis une altercation surgit. Le guide n'est qu'un simple chasseur de chamois, il ne connaît pas les bonnes manières ; il veut allumer sa pipe et déchaîne l'indignation de la jeune anglaise, dont il tient le mulet par la bride.

CLARA A MILORD

- « O le detestable perfume, si cet garçon voulé fumer son pipe !

MILORD A CLARA

- Je n'avé pas conoissé iune si intolérabel homme.

- (Au guide) : Je défendé vos, guide, de fumer, pourquoi mon file il craigné le perfume...

- C'est pas du perfium, c'est du bon tabac, et puis du bon !

- C'est une pefiume mauvaise : je défendé vos !...

- Eh bien, tenez, la bête est sûre, je marcherai derrière...

CLARA

- Oh ! oh ! Ne quitté pas la miulette !

MILORD

- Ne quitté pas !... Ohé ! What fellow we have there ! Je défendé vos de fumer ! Si vos fumé, je refusé absolument de payer vos !

- Ah ben ! Ceux-là !... Vaut mieux mener les bêtes à la foire ! dit le guide en remettant sa pipe dans sa poche. Voyons, avançons ! ajouta-t'il. Le temps se brouille : il s'agit de passer les neiges. »

En effet, le ciel se couvre et le temps devient menaçant ; le guide presse les voyageurs qui ne sont pas du tout rassurés.

MILORD A CLARA

- « J'avé la suspicion que cette drôle ne connoissé pas le true chemin.

- J'avé aussi, répondit Clara avec un air d'inquiétude.

MILORD

- Vos mené nous dans iune mauvaise chemin, guide ?

- Ici ? c'est pas de quoi se plaindre. Attendez donc d'être en haut. Avançons, avançons !

CLARA A MILORD

- Oh ! Je craigné beaucoup, mon père !

- Avançons, avançons ! Vous n'avez pas voulu m'écouter, hier ; c'est à savoir maintenant comment nous nous en tirerons »

Nos touristes commencèrent à s'effrayer ; il faut descendre en laissant les mulets poursuivre leur route, et prendre un raccourci à l'abri du vent. Tœpffer les rejoint à ce moment-là ; il nous raconte que « leur situation était très périlleuse » ; en effet « le vent qui, s'engouffrant dans les anfractuosités de ces gorges étroites, y tourbillonne avec violence, en déplaçant d'énormes masses de neige, sous lesquelles demeurent ensevelis tous les objets sur lesquels il promène ses fureurs. Or, c'était un tourbillon de cette sorte qui, s'élevant derrière nous, comme du fond de la vallée, semblait devoir nous atteindre avant peu d'instant. Dès que le guide l'avait aperçu, et bien avant que nous puissions nous douter du danger, il ne l'avait plus quitté des yeux ; mesurant avec sagacité sa distance, présentant sa direction, et jugeant, avec un coup d'œil aussi sûr que prompt, qu'il fallait, pour ne pas périr, escalader au plus vite la pente qu'il venait de nous montrer ». Enfin, les voici au col, non sans peine : et après avoir bu quelques gorgées d'eau-de-vie du pays que leur offre le guide, ils se préparent à redescendre : « la trombe, en effet, semblable à une immense colonne, s'avancait obliquement, et déjà sa partie supérieure masquait les sommités des Fiz ». La neige molle ralentit leur allure, et ils y enfoncent jusqu'à la ceinture ; pour comble de malheur, les robes de la jeune miss (les femmes ne portaient pas encore la culotte en montagne de ce temps-là), sont entièrement détrempées et l'empêchent d'avancer. Il faut la porter ; Tœpffer l'enveloppe dans son habit et la porte jusqu'à un chalet tout proche . En se retournant vers le col, ils voient le danger auquel ils viennent d'échapper. « La trombe, écrit Tœpffer, s'y brisait avec un fracas épouvantable. D'immenses traînées de neige, frappant sur les rocs, rejaillissaient par les airs, et le vent, ressaisissant ces gerbes égarées, les heurtait les unes contre les autres, en sorte qu'on voyait comme une vaste nuée soudainement déchirée par tous les vents déchaînés ». Au spectacle de ces horreurs, Milord manque de s'évanouir, et sa fille perd connaissance.

Au chalet, ils allument du feu, ils se sèchent ; la jeune fille revient à elle et l'Anglais passe de l'angoisse la plus vive à l'émotion de la plus puissante joie, à tel point que « les larmes ruisselaient sur son visage », nous dit Tœpffer.

Puis ils se mettent en route ; il fait déjà nuit ; et lorsqu'ils furent hors des neiges :

« Maintenant, s'écria Milord avec transport, j'étais heureuse, bien beaucoup heureuse ! Et je rendé grâces à Dieu !... « Puis, s'adressant à Tœpffer : « Vos été mon ami, monsieur ! Je n'avé pas d'auter chose que je pouvé dire à vôs !...

Vos, la guide, demandez à moi, et vos obtenez tute de mon gratitude et de mon affection. Vos été iune excellente, iune digne homme. J'avé mal judgé vos, hier, et j'en avé iune grande remords !... Fiumé la pipe, mon ami, pour oblidge moi ! »

POUR OU CONTRE LES ESCALADES EN MONTAGNE

Par Jean HERISSON, Président de l'Automobile-Club du Mont-Blanc, Directeur de « l'Industriel Savoisien »

Dans une récente chronique du « Journal de Genève », l'écrivain suisse Charles Gos, dont les œuvres célèbrent les Alpes, rappelle que, depuis que l'alpinisme existe, il s'est toujours trouvé des gens pour blâmer les escalades. Ruskin donne le ton quand il va, clamant sa diatribe demeurée fameuse : « Vous avez fait un champ de course des cathédrales de la Terre. Les Alpes, que vos poètes ont aimées, avec tant de respect, vous les considérez comme des mâts de cocagne dans des arènes d'ours auxquels vous vous mettez en devoir de grimper, puis que vous descendez en poussant des hurlements de joie... et si heureux que vous hoquetez convulsivement de vanité satisfaite ».

« Mais alors, poursuit Charles Gos, que penser de la conception byzantine de l'alpinisme moderne ? Son caractère essentiel réside presque uniquement dans la recherche des voies inexplorées, follement dangereuses et cataloguées suivant un barème de degrés-difficultés : forme d'escalade qui apparaît au profane comme le prolongement raffiné de l'alpinisme, une fin de race avec ses tares et ses vertus : décadence pour les uns, éclatante apothéose pour d'autres. Lorsque, en 1862, Tyndall, le rival de Whymper, s'attaque pour la seconde fois au Cervin vaincu, il emporte avec lui un marteau et de longs clous de fer. Pris de remords d'attaquer la montagne, en somme, par trahison, il éprouve le besoin de s'excuser d'avoir recours « à une méthode digne d'un sauvage ».

Sans revenir à la tragédie de 1865, au Cervin, dont le vainqueur, Whymper, vit trois de ses compagnons de cordée précipités dans le vide, ni évoquer le récent drame de la face nord de l'Eiger, qui coûta la vie à quatre alpinistes allemands, et les chutes mortelles de ces derniers jours au Cervin, ni parler d'accidents mortels que nous avons à déplorer dans le massif du Mont-Blanc à la Bessanese, au Rateau, à l'Arclozan, à l'Arcalod, à la Dent centrale des Lanfon, on peut se demander si on ne joue pas avec le danger en ne mettant pas toutes les chances de son côté, comme doit le faire tout alpiniste ? Charles Gos dit, non sans raison : « Malgré moi, je ne puis m'empêcher de penser que l'alpinisme d'avant-guerre était autrement plus digne et plus noble que celui d'aujourd'hui. L'acrobatie et la performance ont remplacé l'idéalisme. Et c'est terriblement dommage ».

Il rappelle qu'en 1865, lorsque les trois compagnons de la cordée de Whymper, deux Anglais et le guide chamoniard Michel Croz, périrent au Cervin la reine Victoria consulta son Premier ministre Gladstone « sur les mesures à prendre pour interdire aux sujets britanniques l'accès aux montagnes dangereuses ».

La fête des Guides de Chamonix, célébrée le 15 août, a donné l'occasion à M. le chanoine Rhuin, curé de la grande station du Mont-Blanc, de parler de l'alpinisme et de l'amour et même de la passion de la montagne. Il a rappelé que les anciens nourrissaient à l'égard de la montagne du mépris ou de la crainte, rarement de la curiosité, jamais de l'admiration. Aujourd'hui, le véritable alpiniste est celui qui peut reprendre à son compte le mot de Jean Coste : « J'aime la montagne comme on aime une personne ». Et le chanoine Rhuin d'évoquer le cas de Jacques Balmat qui laisse son chalet, son enfant malade, pour conquérir le Mont-Blanc ; son amour recèle aussi le désir d'être le premier à gravir la plus haute cime de l'Europe et à gagner la récompense promise par M. de Saussure. D'une manière générale, cet amour de la montagne est inspiré par la recherche de la solitude, le goût de la méditation, le désir d'oublier les soucis quotidiens, ou la joie de l'effort et de la lutte, et même l'attrait du danger.

A la question qui se pose du droit de risquer sa vie pour le plaisir de gravir des sommets et de vaincre des cimes ; le chanoine répond par l'avis du pape Pie XI qui affirme « qu'un alpiniste a le droit de faire des ascensions, même dangereuses (le danger étant chose extrêmement relative), à condition d'avoir mis toutes les chances de son côté et de ne s'être pas livré au hasard. Et telle escalade qui paraît immorale ne l'est pas, mais seulement pour qui peut se fier à la sûreté de ses pieds et à la résistance de ses bras ».

Nul ne contestera, en tout cas, que, comme le dit le chanoine Rhuin, s'il est des gens qui ne voient pas dans la beauté de la montagne une révélation de l'omnipotence de Dieu, « tous constatent que la fréquentation de la montagne impose à l'esprit l'idée de l'infini ».

C'est bien une ascension vers l'idéal qui guide la plupart des alpinistes, en reconnaissant que cet idéal procède du degré de sensibilité de chacun et peut revêtir des formes plus ou moins raffinées. Souhaitons qu'à la faveur d'une inspiration si belle et qui mérite d'être encouragée pour combattre la vulgarité de l'utilitarisme et du terre à terre, on ne commette pas ces imprudences qui ravissent les meilleurs des nôtres.

JEUX INTERNATIONAUX DE SKI DE LA F.I.S. À CHAMONIX

Par Alexandre TRACHTENBERG, Membre du Club Alpin Français.

Le ski, à peu près inconnu en France avant la guerre, a pris ces dernières années une extension considérable. Son introduction en France a complètement modifié la vie des villages de montagne qui ne sont plus isolés, l'hiver, du reste du monde ; il a fait sortir les jeunes du chalet enfumé où on restait enfermé par nécessité, il a créé toute une nouvelle industrie touristique et a permis l'accès de la haute montagne, que l'on croyait impossible à gravir l'hiver.

Le facteur a chaussé ses skis pour faire sa tournée ; les enfants s'en servent pour aller à l'école ; les guides pour faire des ascensions.

Le ski a une physionomie différente selon les pays où on le pratique. En Scandinavie (où on a trouvé des skis lapons vieux de près de 2.000 ans) il sert à faire de longs parcours, où les montées alternent avec les descentes, où il y a d'immenses espaces de terrain plat. C'est la patrie de la course de fond, et aussi du saut ; les nordiques y excellent, et il semble qu'ils garderont encore longtemps cette supériorité incontestable. Dans les Alpes et en Europe Centrale, au contraire, le ski sert surtout à la descente ; le relief montagneux s'y prête tout spécialement. Les Anglais qui ne pouvant pratiquer le ski chez eux, se sont établis en Suisse, ont créé toute une école à Mürren, où Arnold Lunn a fondé ici fameuse course de Kandahar. Ils appellent la descente le « down hill ». En Arlberg, Hannes Schneider a créé sa fameuse école devenue classique depuis ; on enseigne sa méthode partout, et l'an dernier, Hannes Schneider est venu lui-même au Col de Voza présider le concours des moniteurs-chefs français.

Au point de vue sportif, la France, où la sélection ne pouvait se faire que sur un petit nombre de skieurs, était en retard et n'était pas encore parvenue au niveau de la classe internationale. Les Autrichiens et les Suisses fournissaient le lot des champions, sans parler des Scandinaves ces rois du saut et du fond. Il manquait aux Français un entraînement régulier et rationnel, l'esprit d'équipe, et une organisation permettant une bonne sélection. Mais, comme en toutes choses, les Français ont prouvé qu'ils sont capables d'un brusque redressement et les jeux de la F. I. S. ont vu la victoire de l'équipe tricolore : un Français est champion du monde et ses coéquipiers ont remporté les premières places.

La F. I. S. avait confié l'organisation des jeux à la ville de Chamonix ; la vieille station savoyarde allait connaître de nouveau des heures glorieuses. Admirablement équipée pour recevoir de nombreux visiteurs, Chamonix et toute sa vallée virent une animation extraordinaire. Le commandant Ostgaard, président de la F. I. S. et aide de camp du roi de Suède, ouvrit les jeux. Il était entouré d'un brillant état-major de personnalités du ski ; Arnold Lunn était là et évoquait les débuts du ski à Chamonix, « époque, disait-il, où on était taxé de folle témérité pour vouloir se lancer sur les pentes derrière l'hôtel ». On commença par une course de relais, par équipes ; le public était clairsemé, il attendait avec impatience les grandes journées de la descente, du saut, du slalom.

Le jour de la descente, il neigeait. La piste choisie avait été celle des Houches ; le départ était à Bellevue et l'arrivée près de la station du téléphérique. Les Autrichiens et les Suisses étaient favoris ; on parlait aussi d'Allais. Mais la course réunissait une telle participation internationale (dix-sept nations), que la lutte fut terrible. Allais gagna ; ceux qui l'ont vu passer dans le fameux Mur des Épines, fonçant à toute allure dans la neige et le brouillard, ne l'oublieront jamais. Il fut un des rares à ne pas tomber ; ce passage fut mortel pour beaucoup. Christel Cranz gagna la course de dames ; elle descend avec la sûreté d'un homme et son temps peut être comparé à ceux des champions.

On imagine la joie des Français. Allais avait gagné ! Tous les espoirs étaient permis maintenant. Il était en pleine forme. Il avait été très malchanceux les années précédentes ; beaucoup de secondes places, Mais impossible de remporter une franche victoire. Là, il avait joué son va-tout. Il fallait prendre ses risques et réussir ; éviter les chutes qui font perdre de précieuses secondes et aller vite, malgré la mauvaise visibilité. La victoire d'Allais fut le grand événement de la journée.

Le saut est très spectaculaire ; de plus, Il faisait beau ce jour-là, et une foule immense, trente mille personnes a-t-on dit, était venue au tremplin des Bossons pour applaudir les exploits des skieurs ailés. Il faut dire que l'organisation fut excellente. Le Français André Jamet, qui a un très bon style, ne pouvait évidemment faire qu'une exhibition honorable, avec ses 55 mètres, à côté des Scandinaves qui dépassaient aisément les 60 mètres ; Birger Ruud dépassa même 65 mètres dans une envolée superbe qui semblait ne pas devoir finir. Et lorsque les sauteurs se posaient avec un claquement bref des skis sur la piste damée, la foule applaudissait de tout cœur. Nous regrettons que notre jeune espoir James Couttet n'ait pu participer au concours, le règlement le lui interdisait à cause de son âge. Les Polonais, les Tchécoslovaques, les Autrichiens et les Suisses sautèrent très bien, mais les Scandinaves sont imbattables dans cette spécialité ; leur style est parfait, ils sautent avec une telle aisance, sans effort visible, qu'ils semblent devoir encore conserver longtemps leur supériorité.

Le slalom eut lieu à Argentière, ce pittoresque petit village situé au pied du glacier qui porte le même nom. La piste admirablement tracée sur une pente très raide, se terminait au bord même de l'Arve ; de l'autre côté, massés sur un vaste terre-plein, les spectateurs pouvaient voir le parcours en entier. Seelos, le roi du slalom, ouvrit la piste hors-concours : il fut tout simplement merveilleux. Il paraissait voler sur la neige : il se coulait dans les chicanes et semblait se jouer des difficultés.

Il avait entraîné Allais et l'équipe de France ; et l'élève égala le maître. La foule regardait anxieuse, descendre Allais qui fit preuve d'une maîtrise telle et réalisa un temps si court qu'il semblait difficile à battre. Willy Walch son concurrent le plus sérieux, ne parvint pas à égaler sa performance. Ven Allmen fut malchanceux et Rominger, le champion du monde de l'an dernier, ne semblait pas en forme. Les Américains, nouveaux venus au ski, fonçaient comme des bolides, tombaient, se relevaient, tombaient encore. Visiblement, ce sport est nouveau pour eux. Derrière Allais, Lafforgue réalisa un temps brillant et fit preuve d'une grande classe.

Allais, vainqueur au slalom et à la descente, était donc champion du monde ; ce fut le grand événement des jeux. Les Italiens, qui avaient remporté de nombreuses courses au début de la saison et qui étaient dans le lot des favoris, durent s'incliner. Mais ils coururent très bien et, dans la course de grand fond, de 50 kilomètres, un Italien fut en tête pendant les deux tiers de la course ; finalement, le Finlandais Jalkaanen gagna, dans un effort suprême, dépassant l'Italien épuisé. Le Norvégien Bergendahl avait gagné la course de 18 kilomètres ; seuls de tous les nordiques, les Suédois n'eurent aucune victoire à leur actif. Il est à regretter que la course des patrouilles militaires n'ait pas réuni une participation plus nombreuse : seule la Yougoslavie avait envoyé ses représentants. L'équipe française du capitaine Faure gagna, après un bel effort où tous ses hommes firent preuve d'endurance et de cohésion.

La France a maintenant ses champions du ski, et il faut espérer qu'ils remporteront encore de belles victoires l'an prochain aux jeux de Helsingfors.

CHRONIQUE SPORTIVE

ATTENTION, DESCENTE DANGEREUSE !

Par P. CAPDEVIELLE

Les dernières neiges de mars viennent de tomber. Sur les pentes des montagnes les pistes de ski vont s'amenuisant et conduisent à des prés où l'herbe se redresse avant que de verdier. Les compétitions seront terminées avec les vacances de Pâques et les champions n'auront plus de lauriers à cueillir pour cette saison de ski. Quels enseignements celle-ci nous aura-t-elle apportés ?...

Tout d'abord nous devons nous rappeler la grande valeur des Allemands (en ski, l'Anschluss leur a permis d'incorporer dans leur équipe tous les as Autrichiens de l'Alberg). Ils ont pris les meilleures places dans tous les concours, remportant cinq titres de champions du monde sur huit à Zakopane et huit titres de champions de France sur dix à Superbagnères. Leurs champions s'appellent Lantschner, Willy Walch, Rudi Cranz, Jenewein pour ne nommer que les meilleurs. On les retrouve encore aux places d'honneur à Garmisch, à Wengen et à Megève. Chez les femmes la sœur de Rudi, Christel Cranz est - et de loin - la meilleure skieuse du moment.

Chez les Suisses le jeune Molitor et le vieux Rominger ont défendu leur drapeau d'une façon éclatante. Quant aux Français et les Italiens, ils n'ont brillé nulle part. Les nôtres ont eu des tendons déchirés, des côtes fêlées, des ligaments arrachés, ils ont eu aussi un mauvais moral et très probablement un entraînement mal compris. Le bilan de cette saison doit faire sourire d'aise le bon Tony Ducia qui, les années passées, entraînait l'équipe de France et la menait aux succès que l'on connaît, et qui, cette année, récupéré par sa nouvelle patrie était l'entraîneur de l'équipe allemande. Ajoutons pour être complet que nous n'avons fait aucun effort pour garder cet excellent maître - nous avons poussé doucement (?) vers la porte les douze ou quinze moniteurs autrichiens qui enseignaient à Mégère et dans les parages - et nous leur avons bien fait comprendre qu'on en savait assez maintenant pour se passer d'eux, que la méthode Allais nous permettrait de faire des étincelles et qu'on verrait ce qu'on verrait !... Hé hé ?... peut-être pas très adroite cette manœuvre ?... n'aurait-il pas mieux valu faire en Grande-Bretagne et ailleurs une publicité conçue dans ce goût-ci : « Puisque vous ne voudrez plus aller cet hiver en Arlberg devenu pays nazi, venez dans les Alpes Françaises. Vous y trouverez une neige égale aux meilleures, des téléphériques moins chers, la bonne cuisine française et les meilleurs professeurs autrichiens qui ont préféré rester chez nous où ils enseignent depuis cinq ans déjà. » Et si l'on avait pu en outre s'attacher Hannes Schneider au lieu de le laisser partir en Amérique on risquait de faire de nos Alpes le plus formidable centre actif de ski pour ceux des Européens qui peuvent encore voyager extra-muros...

Mais, comme disait l'autre, nous n'avons pas voulu cela !...

Pendant que les Allemands venaient chez nous ravir huit titres de champions de France nous allions (on se venge comme on peut), décrocher deux titres de champions de Tchécoslovaquie - profitant de ce qu'il n'était pas encore trop tard pour bien faire - avec Burnet et Agnel, et un titre de champion de Roumanie avec, encore, le même Burnet.

Notre meilleur skieur, cet hiver, aura sûrement été le jeune Agnel. Quant à James Couttet il s'est à peu près effondré. On pouvait le prévoir sans être grand prophète. C'est une lourde charge que d'être champion du monde à 18 ans. Le « héros » de l'an passé n'a plus été cette année qu'un grand gosse surmené. Il devrait se mettre au vert pendant deux ou trois ans et, ensuite, il redeviendrait peut-être quelqu'un. Disons peut-être parce qu'on ne doit pas se remettre aisément d'un surmenage comme celui qui a été imposé à James Couttet de 16 à 18 ans. Saut, descente, slalom, Mégère, Garmisch, Chamonix, Zakopane, Superbagnères, etc.... est-ce une vie raisonnable pour un gamin en pleine formation ?...

Si les dirigeants de la Fédération Française de ski ne sont pas des imbéciles (et je n'ai aucune raison de les croire tels) ce sont de pauvres exploiters à courte vue ! Ils ont fait tout ce qu'il fallait pour que James Couttet soit « vidé » en une saison. Ensuite ils auront, de la même façon, la peau d'Agnel, celle du jeune Besson et celles de tous les autres, de tous ces braves petits gars de 16 à 20 ans qui ont plus de jambes que de tête, et qui croient qu'un titre de champion du monde peut consoler d'une vie ratée, d'un cœur forcé ou de poumons délabrés...

Si l'on ne fait pas machine arrière, si l'on ne réglemente pas rapidement la pratique des sports en France, on va vers des désastres. Il faut, en ski comme ailleurs, n'ouvrir le championnat qu'à des garçons de plus de vingt ans - au retour du régiment par exemple - mais il faut qu'avant cet âge, bien avant, dès le début de l'école primaire, on ait obligé tous les enfants (médicalement aptes) à faire de l'éducation physique et de l'athlétisme sans spécialisation. Le régiment peut être ensuite une merveilleuse école supérieure des sports et les élèves, bien conseillés par des cadres formés à cet effet, peuvent alors se diriger vers des spécialités dans lesquelles ils pourront briller sans danger.

Il faut d'autre part - et là nous pensons tout spécialement au ski - que les concours soient organisés sur des bases plus rationnelles qu'à l'heure actuelle. On fait trop de descentes, plus assez de montées ni de simples promenades. Chacun connaît le record d'Allais sur la piste olympique et le plus glorieux sera celui qui s'en sera le plus rapproché. On en arrive à cette stupidité que le ski, primitivement instrument destiné à permettre les déplacements sur la neige, n'est plus usité que sur des pistes, si tassées que n'importe quel piéton peut y passer !...

Aurait-on l'idée d'organiser, pour les cyclistes des courses de descente ? La descente du Mont-Valérien ou la descente du Mont-Agel ? Cela ne viendrait pas même pas à l'esprit ! Alors pourquoi faire pour le ski ce que l'on jugerait inapte pour d'autres sports ?

Nous suggérons que l'on organise, avant Pâques 1940, une course en circuit fermé par exemple sur le parcours Megève-Rochebrune et retour, avec départ en ligne, montée par le Tour et le Chalet de Sion et descentes individuelles par l'Olympique. On étudierait les coefficients à affecter aux temps de la montée et de la descente pour que les bons grimpeurs ne soient pas trop favorisés par rapport aux descendeurs, on inviterait les opérateurs de cinéma qui auraient autre chose à filmer que les « bolides blancs bondissant dans la clairière » et on donnerait peut être aux spectateurs l'idée qu'il peu y avoir profit aussi à mettre parfois des peaux sous ses skis pour connaître la joie des montées solitaires (ou en groupe) mais loin des pistes, loin des chronomètres trop précis loin des tableaux d'affichage ou d'honneur d'un pays perdu pour quelques centièmes de seconde !... Les cahiers du Plateau » s'offrent à mettre à la disposition du Club qui osera organiser cette course une coupe d'une valeur de mille francs. Le défi serait-il relevé d'ici à Pâques 1940 ?

...

L'ÉGLISE DE COMBLOUX

Par Jean Marie DUNOYER

Voici un représentant, le plus typique, de nos clochers savoyards bulbeux, lointains reflets de quelque Kremlin. On suppose, en effet, faute d'autre explication, que cette architecture d'origine orientale a été ramenée dans notre pays par le Comte Amédée VI, vicaire perpétuel de l'Empire, qui remplaça en 1365 l'Empereur Jean Paléologue sur son trône de Constantinople, après avoir remporté sur les Turcs une victoire complète.

Combloux offre de ces clochers un spécimen superbe. Il possède deux galeries. Sa flèche, détruite comme toutes les autres sur l'ordre du conventionnel Albite, a été reconstruite en 1830, sans doute sur les plans de l'ancienne.

L'église, dédiée à Saint-Nicolas, date du XVIII^e siècle : bâtie en 1702, consacrée en 1704. Son maître-autel en bois, avec colonnes torsées et ses deux autels latéraux sont de style Louis XV. Ajoutons que les deux voûtes, chœur et nef, sont de même hauteur, tandis que le toit présente deux niveaux bien différents.

L'attrait de Combloux, toutefois, ne réside pas dans l'église. C'est le clocher qui attire les regards. Somptueux, au milieu d'une nuée triomphale, il fait face au Mont-Blanc – situation unique à laquelle le village doit sa célébrité – dressé sur les pentes herbeuses qui descendent jusqu'à l'Arve, son panorama comprend la chaîne des Aravis, dominée par la Pointe-Percée, les Aiguilles de Warens, le Buet, les contreforts de Saint-Gervais.

Pays d'une splendeur grandiose, c'était l'un des sites de prédilection d'Ernest Béchard. L'année qui précéda sa mort, il y fit un séjour de six mois et, en plus du bois ci-contre, en rapporta des toiles qui resteront, avec celles de Flumet, comme ses meilleures.



Eglise de Combloux

E. Béchard

CONSTANT REY-MILLET

Par Pierre MAROIS - Janvier 1936

*« Ce que tu as dit tout à l'heure des figures géométriques me laisse une certaine démangeaison »
Paul Claudel. (Le Poète et le Shamisen)*

Ce n'est pas tant une œuvre peinte sur laquelle nous voudrions porter un jugement qu'une démarche de l'esprit dont nous aimerions rendre un compte fidèle - une démarche que nous arrêtons arbitrairement à un moment donné de sa course (comme s'il s'agissait d'un article nécrologique).

La première impression que nous reçûmes de l'œuvre de Constant Rey-Millet venait de ce « Salon de Saint-Jeoire » où l'artiste a peint dans une vaste pièce assez basse de grandes compositions dont nous parlerons par la suite. Ces compositions si heureuses nous parurent tout d'abord la synthèse d'une certaine acquisition picturale - comme une halte réfléchie. Leur variété nous laissa en même temps supposer que l'artiste y avait fait entrer délibérément une partie importante de ses précédentes expériences. De là le désir que nous eûmes de remonter aux sources diverses dont nous ne connaissions encore que l'aboutissement.

Il existe un assez grand nombre d'artistes déracinés, ou plutôt d'artistes qui portent racines partout où se pose leur fantaisie. A d'autres, un certain climat spirituel semble indispensable ou suffisant. Il n'est que savoir reconnaître assez rapidement sa vérité particulière - et de s'y tenir. C'est cette reconnaissance que le peintre Rey-Millet semble avoir faite avec une hâte déconcertante, et nous voudrions insister sur le fait assez rare que, chaque fois qu'il lui est arrivé de s'engager sur une voie nouvelle, il a su s'arrêter au moment précis où il sentait menacées la qualité de son expression et son authenticité. Méfiance presque paysanne.

Qu'il se soit « retiré », à un âge où tant d'artistes courent encore le monde, dans un coin perdu du Faucigny, demande quelques éclaircissements. On imaginerait trop facilement un « peintre savoyard », alors que son régionalisme n'explique rien. C'est son art au contraire, qui peut expliquer son pays.

Il s'agit, en la circonstance, du village de La Tour, près de Saint-Jeoire. La maison du peintre est située sur une petite place où se trouvent une fontaine et le monument aux morts. Celui-ci est de dimensions modestes et, au printemps, la couleur du bronze s'harmonise avec le feuillage des tilleuls qui bordent la place. A la façade de la maison une glycine romantique dont le tronc seul indique qu'elle peut-être centenaire.

L'intérieur de la maison n'est rien moins qu'une maison d'artiste; On y sent le passage de plusieurs générations successives. Dans le salon (pièce que les Français fréquentent peu), on voit côte à côte des meubles-alluvions tels qu'il en existe dans toutes les familles « établies », quelques bibelots exceptionnels et plusieurs toiles du peintre, déjà anciennes, qui exaltent curieusement l'intimité de la pièce.

Derrière la maison, un jardin où les légumes voisinent avec les fleurs. C'est par là qu'on arrive à l'atelier : celui-ci a été aménagé et se trouve au milieu d'un champ, à cent pas de la maison. On marche au milieu des pommiers diversement inclinés. Le paysage est bordé d'un côté par la route qui mène à Saint-Jeoire, de l'autre par la montagne du Môle. Entre la Montagne et le champ, perchée sur une colline, on voit l'église du village. Au-delà de l'atelier, on aperçoit, au loin, le cimetière.

Si nous insistons sur ce cadre, c'est qu'il nous paraît d'une qualité exceptionnelle, moins par sa beauté propre que par sa « résonance ». On y trouve la synthèse réduite de tout un monde paysan où rien n'a été voulu, La vie active est toute proche et les bruits qui l'accompagnent parviennent facilement jusque là, grâce à la sonorité de la montagne. Ces bruits sont en même temps atténués par la disposition du lieu. La rêverie peut trouver un aliment immédiat sans être détournée de son cours.

Un observateur superficiel ne verrait pas tout d'abord l'influence que ce cadre a pu avoir sur l'œuvre de Constant Rey-Millet. Le désir de la création au début d'une carrière se heurte au choix qu'il faut faire, aux connaissances qu'il faut acquérir et la facilité dont il faut combattre la tentation prochaine. Les premiers tableaux du peintre dénotent surtout des dons naturels. (Ses « Poissons rouges » de 1923 s'apparentent à Matisse). Transposer la nature à travers les procédés des autres, semble cependant trop facile.

Rey-Millet tourne alors le dos à la nature ; il s'oriente vers un art dont il conservera la hantise : l'art populaire. Premiers essais où l'on voit des personnages de cirque ou des pierrots ; art qui n'est encore en communication qu'avec un rêve intérieur et qui s'apparente à l'enluminure beaucoup plus qu'à la peinture. C'est pendant cette époque assez confuse qui va de 1924 à 1926 que le peintre subit l'influence des « maîtres ».

Il copie Cézanne. C'est à dire qu'il s'éloigne délibérément de ses premiers travaux. Cézanne est un maître redoutable et, il faut bien le dire inimitable. S'il a eu dans sa propre sensation une confiance aussi grande que les impressionnistes, on n'a cependant pas défini son art en disant qu'il voulait « faire du Poussin d'après nature ». En réalité, le but de Cézanne était si démesuré qu'on ne peut le ramener à une formule que lui-même a toujours désespéré de pouvoir atteindre. S'il a ordonné ses sensations d'après un rythme intérieur, il n'a jamais cherché à « exorciser » la nature comme les grands paysagistes du XVI^e siècle. Ceux-ci se sont efforcés d'apaiser les forces obscures de la réalité. Leurs regards semblaient se poser sur un paradis perdu et provisoirement retrouvé. Dans leurs œuvres flotte constamment la présence d'un dieu et la personnalité des choses, loin de s'exalter, y est subordonnée à une vision générale du monde. Dans l'art de Cézanne, c'est chaque objet qui devient un univers. Il s'agit, non de le reproduire, mais de s'identifier à lui. Pour cela, « il était nécessaire à cette peinture de dépasser l'amour » (Rilke). Cette méfiance envers lui-même et envers le monde, cette confrontation perpétuelle pour approcher de plus près une certaine réalité, ont obligé Cézanne à ne peindre que les objets dont il a trouvé l'exacte équivalence. Il lui importe peu de laisser des vides. Pour le rôle qu'il attachait à la couleur, il suffit de citer cette phrase du maître : « Quand la couleur est à sa richesse, la forme est sa plénitude ». Si Cézanne ne fut jamais abstrait, il est cependant, à cause de l'élément volontaire qu'il introduisit dans l'art, le père d'une certaine peinture abstraite et par le désir qu'il a eu de dégager la géométrie des choses, on peut le placer à l'origine de la peinture cubiste. Il était cependant nature que les peintres cubistes reniassent cette paternité.

Un petit Livre de Gino Sévérini « Du Cubisme au Classicisme », devait avoir sur l'œuvre de Rey-Millet une influence considérable. Il en a parlé lui-même (Le Taudis – Juin 1926) comme « d'une rencontre dont le souvenir obsédant dégagait son pouvoir de création de ce hasard où il était pris quand il s'en référait aux seules puissances intuitives pour couvrir la toile ». Gino Sévérini, alors peintre cubiste, affirme qu'on ne devient pas classique (comme le pensait Cézanne), par la sensation, mais par l'esprit. Il déplore que les peintres aient oublié aussi complètement « l'esthétique du nombre », qu'ils ont remplacé par l'empirisme, et il montre (ce qui ne laissera pas de surprendre quelques-uns), que la peinture cubiste est actuellement la seule qui s'apparente, par les lois rigoureuses de sa construction, à la tradition de la Renaissance Italienne, car elle est basée, comme elle, sur la géométrie et sur les nombres, singulièrement sur le « Nombre d'Or » (Poussin est le dernier de nos peintres qui appliqua ces lois.).

Nous ne pouvons entreprendre ici un exposé des théories du « Nombre d'Or » - clef d'harmonie universelle qui fit rêver Platon et Léonard, rapport mystérieux qu'on retrouve aussi bien dans les dimensions de la grande pyramide que dans celles du Parthénon ou de Notre-Dame de Paris. Nous croyons cependant que les lois qui en découlent s'appliquent avec plus de bonheur à l'architecture qu'à la peinture - à cause sans doute des matériaux plus naturels et de la destination plus humaine et plus générale de l'architecture. L'esprit qui préside à la peinture nous semble réclamer à la fois une conception plus personnelle et une plus grande humilité devant la nature. La peinture a produit une foule de chefs-d'œuvre qui ne s'apparentent en aucune façon au « Nombre d'Or » et les écoles qui ont adopté rigoureusement ces règles ont restreint leurs moyens d'expression, obligées qu'elles étaient de considérer la couleur comme un élément « destructif et sensoriel ». C'est l'esthétique du nombre qui explique que la sculpture ait prévalu en Grèce sur la peinture. Mais il nous paraît aussi vain de se fier au nombre qu'à la « raison pure ». Si dans le domaine du nombre on est sûr de ne se point tromper, on est également assuré de ne donner par là qu'une représentation très limitée de l'univers (limitée aux lignes ou aux volumes). Les Grecs l'ont suffisamment prouvé.

La lecture de Sévérini fut pour Rey-Millet l'intermédiaire entre Cézanne et le cubisme. De cette époque (1925-1926), il ne subsiste aucune toile. Le peintre reste près de deux années sans rien faire et les mauvaises photographies que nous avons pu voir de ses tableaux cubistes justifient la destruction de ces derniers. C'est la confusion de la « période abstraite ». De cette époque, il subsista cependant deux choses : d'abord une rigueur dans l'ordonnance de ses toiles dont l'artiste ne pourra plus se départir - ensuite ce que lui-même appelle : « la tentation de l'abstraction », tentation qui trouvera peu à peu son équivalence dans son inspiration populaire. Rey-Millet a précisé pour nous l'importance qu'il attache encore actuellement au « Nombre d'or » : « Cette peur, nous dit-il, qui tient presque du vertige et que j'ai toujours devant la toile blanche a cru un instant trouver de quoi se calmer dans la géométrie. J'ai fait une fin de ce qui n'était qu'un moyen, mais à l'heure actuelle, je ne renie pas cela et j'aimerais le situer derrière toutes mes toiles ».

Ajoutons que Sévérini lui-même, que Rey-Millet considère toujours comme son maître, sans renier ses anciennes conceptions, s'est orienté lui aussi vers une esthétique nouvelle, ainsi qu'en font foi les toiles que nous avons pu admirer récemment à l'exposition italienne de Paris.

C'est en 1926 que Rey-Millet recevra les encouragements de Ramuz. Il est de déterminer l'influence que le grand romancier vaudois a pu avoir sur l'évolution du peintre. On ne peut méconnaître cependant que celui-ci voyait réalisées dans l'œuvre de Ramuz quelques-unes de ses aspirations les plus secrètes : un art populaire qui, par son contact avec la nature conservait son authenticité, et un lyrisme clairvoyant qui atteignait le sens mythique des choses et des événements en le déduisant de la simple vérité, non d'une facile incantation.

A l'automne de cette même année, le peintre parti pour Paris désireux de s'instruire de son art à l'atelier d'André Lhote. Il y resta seulement huit jours.

Au printemps suivant, il s'inscrivit à l'École des Beaux-Arts de Genève. Là, s'il ne trouva pas les directives qu'il recherchait, il entra du moins en contact avec quelques peintres de la Suisse Romande, dont nous ne pouvons faire ici qu'une simple énumération, alors que chacun d'eux mériterait une étude particulière : Alexandre Cingria, Blanchet, Auberjenois, Boshard, Gampert.

Il retourna alors dans son village de La Tour pour y recueillir les fruits de l'abstraction.

C'est seulement à partir de cette époque qu'on peut suivre sans interruption l'évolution de son œuvre. « Depuis cette date, nous a-t-il dit, je n'ai plus quitté La Tour. Je n'ai subi aucune influence extérieure - sinon celle de certains documents photographiques... ».

Son « Grand jeu de boules » de 1928 est sa première œuvre d'importance : elle représente le même jeu de boules qu'on peut voir parfois, aux beaux jours, sur la place du village, devant la maison du peintre. C'est un retour vers cette expression populaire à quoi il aspire, mais cette vaste composition est encore pleine d'incertitude ; le vieillard de droite s'apparente à Severini. Seul, un joueur d'accordéon, situé à gauche du tableau, constitue un morceau vraiment original. C'est un des « thèmes » qui deviendront chers à l'artiste et on retrouvera le même personnage dans le « Chant du marin » (1931), et dans le « Salon de Saint-Jeoire » (1934).

Il y aurait beaucoup à dire sur le rôle de certains thèmes dans la peinture. Pour nous cet accordéoniste, aux yeux baissés et situé comme en marge de l'action, a le même rôle évocateur que certains visages de négresses qui rehaussent tels tableaux de Rubens, ou des enfants inutiles qui accompagnent dans quelques œuvres du Greco les principaux personnages. C'est cette note familière où l'artiste s'est complu, qui prolonge souvent la signification de son œuvre, de la même façon que le chant du pâtre peut servir de prélude à la mort de Tristan.

Autre thème, celui du cheval rose tournant la tête, qui figure pour la première fois, en 1929, dans le « Triomphe du char à banc » et qu'on retrouve six ans après dans « l'Hommage à Pétrarque ». C'est sans doute avec ce thème qu'apparaît un élément nouveau dont l'importance ne fera que s'accroître : le « fabuleux ». Et ce fabuleux ne sera jamais créé par l'extension de la nature des choses ou par leur déformation. Plutôt par une sorte de plénitude interne. C'est sans aucun artifice que le peintre a pu représenter une « machine agricole » qui fait songer irrésistiblement au char d'Apollon¹.

L'époque suivante (1930-1931) marque un certain retour à la facilité ; on pourrait l'intituler : « De l'Imagerie à l'Humour ». Si Rey-Millet a accentué alors la note populaire de son art en lui donnant plus d'étendue et de variété, il a laissé en même temps se développer un côté satirique qui, dans certaines de ses toiles comme « Le Café » ou la « Réquisition des chevaux », n'est pas éloigné de l'esprit Courteline. Ironie un peu facile que l'élément plastique ne parvient pas à soutenir complètement, ni à justifier. Mais la méfiance du peintre lui permet d'entrevoir l'écueil.

Pendant un an, il abandonnera la représentation de la figure humaine et, par une reprise de contact avec les objets, il retrouvera l'évolution naturelle de son talent.

Nous sommes à l'époque des « Grandes Natures mortes » (1932). Nature morte au gant blanc - Hommage à Picasso - Hommage à la France - Les Attributs du monde - Hommage à La Fresnaye. Cette énumération donne quelque idée de l'activité du peintre. Mais nous voudrions pouvoir décrire chacune de ses toiles qui marquent une acquisition si évidente sur les périodes antérieures.

¹ Si l'on veut expliquer ce goût du fabuleux, on ne peut ignorer que c'est en 1928 que Rey-Millet découvrit l'œuvre de La Fresnaye. Il a, si l'on veut, décomposé les objets de la façon dont La Fresnaye décompose des visages pour les placer sur un plan mythique.

L'art de la nature morte peut être considéré de façons bien diverses. Si les Flamands ou les Hollandais l'ont porté depuis plusieurs siècles à la perfection, ils ont ordinairement reproduit les objets dans leur cadre habituel et à la place qu'ils occupent dans la vie la plus ordinaire. Quand ils ont choisi des objets disparates, ils n'ont jamais cherché à créer entre eux un lien apparent et chaque objet, minutieusement exécuté, reste dans un complet isolement. C'est pensons-nous, l'admirable peintre que fut Chardin qui pressentit le premier que l'art suffisait à créer entre les choses les plus étrangères une véritable parenté. Néanmoins, les objets ainsi réconciliés étaient encore tout prêts à reprendre au moindre signe leur destination précédente. Les légumes et les fruits demeuraient comestibles et les ustensiles de cuisine, malgré leur éclat, conservaient l'humilité qui convient à leur condition modeste. Il fallut l'art des peintres du XIX^e siècle pour donner aux choses inanimées une dignité à laquelle elles n'avaient jamais pu prétendre.

Nous ne saurions mieux préciser la pensée du peintre qui nous occupe qu'en rapportant une phrase qu'il a prononcée un jour devant nous (elle pourrait être de Cézanne) : « Il n'y a aucune raison pour que les objets aient une existence propre, indépendante de celle qu'ils peuvent avoir dans un tableau ».

A cette période des Grandes Natures mortes succède cependant une période extrêmement confuse qui dure près d'une année. C'est dans les grandes compositions du « Salon de Saint-Jeoire » que l'artiste reprendra la direction de son inspiration véritable et son authenticité.

La retenue qu'il s'est imposée, grâce aux natures mortes, lui permet maintenant d'aller plus loin et de revenir à quelques-uns de ses thèmes favoris. Il le fait avec une liberté et une fantaisie pleine de réserve. On retrouve l'accordéoniste et le cheval fabuleux, on retrouve l'imagerie et l'art populaire un instant délaissé. Mais l'éclat de la couleur ne parvient pas à atténuer la ferveur qui anime toutes les parcelles de l'œuvre. Un des panneaux exprime la gravité de la joie paysanne, tandis que l'autre est voué au repos et à la contemplation. Chaque objet et chaque personnage prend une importance allégorique et le jeune homme qui s'est endormi, la plume dans la main, semble inscrire sur le sol quelque rêve indéfini.

Les dernières œuvres de Rey-Millet permettent de mesurer le chemin parcouru et les acquisitions plastiques que le peintre a pu faire au cours de ces dernières années. Cette parenté entre les objets qui, à l'époque des Grandes Natures mortes, n'était pas toujours exempte d'abstraction et était parfois une parenté d'esprit plutôt que de matière, a pris peu à peu une plus grande nécessité. L'artiste s'est appliqué à exprimer dans les choses ce qu'elles ont de moins fugitif ; il a créé entre elles une familiarité supérieure, grâce à certains « passages », où la couleur et la composition les lient mieux que la force à l'habitude. Il a même, dans certaines toiles, créé une sorte de parenté entre les natures mortes et les choses vivantes. Un cheval de bois, une poupée ou un masque peuvent s'animer et prendre une valeur humaine. Si dans quelques œuvres

récentes (comme certains vides de la toile ont volontaire, nous pensons Millet n'a plus à craindre l'abstraction ». L'infinie approché de la nature, qui œuvre, et la patience attentive art, permettent d'entrevoir le grand nombre de choses qu'il a créées. Alors, le peintre tous les objets inanimés qui tout le reste, pour chaque hommes qui y habitent, pour montagne toute proche, pour jardin, pour les animaux qui champ avec ses pommiers



La machine agricole (1931)

« l'Hommage à la cruauté », été comblés de façon trop néanmoins que l'art de Rey-désormais la « tentation de prudence avec laquelle il s'est apparaît peu à peu dans son qu'il a mise au service de son rêve de l'artiste : intégrer le plus possible au sein de l'harmonie témoignera, non seulement pour attendre un miracle, mais pour maison de son village et pour les la place avec sa fontaine, pour la les fleurs et les légumes du passent sur la route et pour le inclinés.

L'ART REGIONAL EN SAVOIE

Par Jean HERISSON

Le Comité savoyard de l'Exposition Internationale de Paris 1937 disposera d'un emplacement affecté à la Savoie (Savoie et Haute-Savoie)! Il a confié à M. Le Même, architecte à Megève, agréé par le Comité général, la tâche d'édifier un grand chalet, un petit chalet de skieur, un oratoire et une fontaine ; M. Le Même a préparé une oeuvre originale, s'inspirant de l'architecture savoyarde, sans la copier, l'interprétant avec un goût très sûr.

Il importe que, de plus en plus, on se soucie du style des constructions neuves afin de ne pas déparer le visage de la Savoie. Il a été dit, et redit qu'on avait le devoir de s'accommoder au paysage et non de prétendre en modifier les lignes générales et l'aspect. On rêverait d'un pouvoir bienfaisant permettant de conseiller et parfois d'interdire. Pour le moment, il faut se contenter de persuader.

Il est intéressant de souligner l'effort méritoire accompli dans le monde religieux pour imposer le respect de la beauté en art, et en architecture ; les effets sont heureux et nous pourrions citer les plus récentes réalisations d'un art robuste et original dans l'église de Chessenaz (Haute-Savoie) inspirée modestement de l'église de Saint-Paul, de Genève, construite par M. l'abbé Fromaget, la chapelle de Praz-Coutant, si intégrée au Roc des Fiz, dans l'église Saint-Etienne, au Pont-Neuf, Annecy, rustique par ses contreforts et son auvent, dont l'architecte est M. Camille Blanchard, et dans l'église de Vongy (1), près de Thonon, plus hardie et plus moderne.

Voici un nouvel exemple d'art régional dans la conception architecturale de l'église du Fayet, commune de Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie), en cours de construction. Cette église, appelée Notre-Dame des Alpes est déjà très avancée et son aspect, inspiré du type du chalet savoyard, en fait une oeuvre originale et belle ; elle s'intégrera complètement aux montagnes du pays du Mont-Blanc qui l'entourent, et au lieu du « déjà vu » on aura une oeuvre d'art régional dont le mérite revient à M. l'abbé Domenget, curé du Fayet². Les toitures ont l'apparence de celles du chalet savoyard, toit immense à deux versants sans coupures, habillé de petites tuiles longues arrondies par le bas et vieilles, qui ont tout l'aspect des ancelles ou tavaillons.

Le clocher rappelle avec un goût parfait la vieille cheminée encapuchonnée du chalet. L'église aura une seule nef avec d'immenses arcs à intrados gothiques modernes, portant la charpente et une voûte unie en chêne.

Au fond du chœur, une fresque en sable de l'Arve traitera le sujet : Marie, reine des Alpes.

L'ensemble sera d'un effet très heureux dans le paysage de montagne.

Nous voilà loin du clocher effilé ou encore du clocher à bulbe si original dont le fer-blanc brillant était du charcoal anglais qui étincelait et ajoutait au charme des bulbes. Ce charcoal ne se fabrique plus ; il est remplacé par le fer-blanc ordinaire, la tôle galvanisée, le zinc.

Pour remplacer le brillant du charcoal, on a recouvert l'église de Passy (Haute-Savoie) de lames de cuivre rouge.

Ces soins montrent l'intérêt que les Savoyards portent à leurs clochers dont les silhouettes se découpent sur les crêtes au milieu des frondaisons, encadrées par les rochers et les glaciers.

² Architecte Maurice Novarina !

PORTRAIT DE BOURDELLE³

Par Claude Aveline

Nuit du 3 au 4 octobre 1929. - C'était à Saint-Cloud, voilà dix ans dans la maison du Dr Couchoud. Anatole France était son hôte, il y travaillait tranquille. Il me permit de venir le voir un matin. On me fit entrer dans la grande salle claire qui surplombait la ville et la campagne. A l'horizon, Paris, couvert de fumées et de brumes mêlées. Dehors, les premiers froids de l'automne. Ici, une chaleur délicieuse. Mais une nouveauté donnait à cette retraite (où je me trouvais pour la deuxième fois et qui m'était déjà familière) une apparence inconnue. Sur un socle, un buste de terre. Le buste d'Anatole France, la tête un peu penchée, les épaules nues, songeur. Il dominait la pièce et paraissait l'emplir. Il attirait le regard, le fixait, l'enchantait. Or, un bruit de savates me fit tourner les yeux. Et je vis Anatole France lui-même, souriant. Je regardai de nouveau le buste, grave. Mes yeux allèrent plusieurs fois de cette gravité à ce sourire. Et France me dit : « Vous vous demandez lequel est le vrai ? » Depuis 1924, c'est le France de Bourdelle qui est le vrai. Bourdelle m'en avait donné une épreuve, un plâtre. Il est devant moi. Il veille maintenant sur deux morts, sur un passé *fini*.

« Ce n'est pas du dehors qu'il faut modeler un buste, disait Bourdelle. C'est du dedans. L'architecture osseuse, habitacle de la pensée, d'abord. Ensuite, le vêtement de chair, éclairé par l'esprit et animé par le conflit des passions et de la volonté. Encore n'est-ce pas suffisant. Il faut, en sus, la communion intellectuelle et sensible de l'artiste et de son modèle. Cela, c'est le mystère de l'art, qui ne souffre pas l'arbitraire. »

Ce matin-là, j'eus les honneurs de la maison et de ses trésors. Bourdelle y pouvait être largement représenté : le Dr Couchoud était son beau-frère. En même temps, France m'apprenait l'homme, sa simplicité, sa rudesse affectueuse et sensible, sa profondeur, son génie. Il me conseilla d'aller le voir. Je dois à France d'être devenu l'ami de Bourdelle. Mais que ne lui dois-je pas !

Anatole France disait (et l'on a reproduit ce jugement) : « Bourdelle est le plus grand artiste de notre temps, le plus grand, le plus haut, le plus fort. Y a-t-il eu, dans l'histoire des arts, un génie créateur plus fécond et plus puissant ? Je ne lui connais qu'un défaut, qui est de concevoir quelquefois au-delà du possible. C'est un noble défaut. »

Un jour que nous nous trouvions réunis à la Villa Saïd, France présenta Bourdelle à un étranger. Il dit, avec un sourire où se voyait l'estime : « C'est grâce à lui que je suis célèbre ! »

Bourdelle habitait – oui, il faut le dire à présent : habitait – avenue du Maine. Et il travaillait au fond de l'impasse du Maine. Dans une série d'ateliers qui avaient chacun sa physionomie propre : les uns, petits, intimes, pour les bustes ou les petites sculptures, de celles qu'on peut prendre dans ses bras, les autres guère plus larges, mais d'une hauteur démesurée, pour les figures colossales. Monde étrange, magnifique, qui contrastait curieusement avec l'aspect populaire et triste de l'impasse. Personne n'aurait jamais pu deviner, qu'au bout de cette ruelle étroite, maussade, mal pavée, régnait un peuple surnaturel. Et *vivant*. Car chaque figure, même la plus définitive, semblait encore prête à n'importe quelle métamorphose, puisque le créateur était là et qu'il lui aurait suffi de *vouloir*. J'essaie d'imaginer les ateliers, cette nuit. La mort tourne autour des socles, elle soulève le linge d'un ouvrage inachevé, et rit. Je le revois dans ses vêtements de maître-ouvrier, petit, trapu, immense front dénudé, barbe drue de marin aux reflets bleus, nez puissant, lèvres charnues, regard aimable, rieur, puis tout à coup perçant et dur. Quand il disait son effort, ses traits se faisaient rides, qui lui donnaient un aspect tragique. Mais de sa main un peu grasse, aux doigts qui allaient s'effilant, il calmait son visage et lui rendait son harmonie.

Il parlait volontiers, avec le bel accent chaud de sa naissance, montrait en tout une grande vivacité d'esprit et une bonté sans égale. Il avait connu la gêne, et même la misère, il comprenait mieux que personne celle des autres. Il tentait d'y remédier sans bruit. S'il usait parfois d'une certaine grandiloquence, elle ne sait jamais fait sentir dans le domaine de la fraternité.

³ Extrait de *Quatre pages de journal*, écrites dans les premiers jours qui ont suivi la mort d'Antoine Bourdelle. Ces pages formeront la préface d'un très important ouvrage inédit de Bourdelle : *La Sculpture et Rodin* (à paraître très prochainement aux éditions Emile-Paul frères).

Encore faut-il s'entendre sur ce mot de grandiloquence. Je me rappelle ce soir un témoignage d'Anatole France (cent exemples, dans mes souvenirs, m'offriraient les mêmes preuves) : « C'était pendant une séance de pause. Bourdelle me racontait ses travaux de la veille. Il me dit qu'il venait de construire une statue, toute petite, pas plus grande que cela, mais belle !... Jamais les Grecs n'avaient rien fait d'aussi beau. Une jeune âme respirant le souffle de la vie. Une œuvre accomplie, on ne pouvait pas la juger autrement. « Si je voulais nuire à Bourdelle, comme tant de gens, continua France, je m'arrêteraï ici. Et ce serait une affreuse trahison, d'une mauvaise fois abominable. Car, trois jours après, comme je m'étonnais auprès de lui qu'il ne me parlât plus de sa statue, Bourdelle m'a demandé : « Quelle statue ? » - « Mais vous savez bien, cette petite statue, pas plus grande que cela, si belle... » - « Oh, cette petite statue ? » a répondu Bourdelle. Une ordure. Je l'ai jetée ».

Certes il croyait à son génie. En quoi la chose est-elle blâmable ? Je connais bien des gens qui croient au leur, même les plus dépourvus. Ce que je sais, ce dont je suis sûr, c'est que Bourdelle parlait ainsi parce qu'il demeurait dans l'enthousiasme de la création, et pour se confirmer lui-même, se donner des assurances publiques. Après quoi, dans la solitude, le sens critique reprenait la première place pour avoir le dernier mot. Qu'on se rappelle ce masque de Bourdelle par lui-même, ce visage d'une ressemblance extraordinaire, mais avec une expression que personne ne lui avait jamais vue, triste et presque amère, alors qu'il apparaissait presque toujours malicieux, recueilli ou violent. L'inquiétude qu'il voilait aux autres, il n'a pu la dissimuler au sculpteur, qui *allait au fond*. Cette pierre était une confession.

Il se levait à quatre heures du matin, et peignait, dessinait, écrivait jusqu'au moment où les hommes s'éveillent. Il gagnait alors ses ateliers, devenait sculpteur jusqu'à la tombée du jour. Il se reposait d'un labeur dans un autre labeur, guidait ses élèves, soit impasse du Maine, soit à la Grande Chaumière et, tout en travaillant, il leur prodiguait les trésors tumultueux de sa pensée. Le soir, il reprenait sous la lampe les papiers qu'il avait abandonnés le matin. Ses tiroirs sont pleins de compositions de toutes sortes, de manuscrits, de projets, d'innombrables projets. Le présent, même un présent débordant de richesses, n'était jamais pour lui qu'un faible avant-goût de l'avenir. Non, sans doute, ce n'eût pas été trop de ces trois cents années...

A dix ans, il montait sur une chaise et dessinait au tableau des figures que les « grands » copiaient ensuite. Le maître d'école disait à son père : « Votre fils n'est pas intelligent. Il est même curieux et ne ressemble pas à ses camarades. Mais il n'apprend ab-so-lu-ment rien. Il ne fait que dessiner, il dessine du matin au soir, sur le tableau, sur ses cahiers, sur ses livres. Après tout, je le laisse dessiner ! »

Tous les aspects du génie se trouvaient en Bourdelle rassemblés, toutes les formes de l'art. Qui ne l'a pas entendu chanter ne le connaissait pas.

Au haut d'une échelle, sur la plate-forme d'un atelier, il avait autrefois installé un harmonium. Il suspendait de temps en temps son travail, pour composer une chanson ou une mélodie. L'un de ses collaborateurs d'alors, Gaston Toussaint, levant au plafond des yeux mouillés de larmes, demandait le nom de celui qui avait créé une composition aussi émouvante. Bourdelle se montrait du doigt. « Que cela est magnifique ! » soupirait Gaston Toussaint. « Seulement, ajoutait Bourdelle racontant cette histoire, il était sourd ». Comme vous saviez rire, Bourdelle !

Installé à Paris, impasse du Maine, et bien que pauvre, il fit venir de Montauban son père et sa mère, il les logea près de lui. Son père, le vieux constructeur de meubles, s'en allait quelquefois dans les ateliers du voisinage et, en grand mystère, demandait aux camarades du jeune homme : « Emile n'est pas là ?⁴ ». Quand la réponse était non, il s'approchait pour dire à voix basse : « Vous savez, c'est le premier... »

C'était le premier, assurément.

Paroles de Bourdelle :

- « La sauvegarde de l'artiste, c'est d'être bien au fond artiste. Il doit savoir tout bâtir, tout tracer, tout tailler, et sans modèle s'il faut, et sans aide-ouvrier.

- « L'odeur saine du matériau ajoute à l'esprit une fleur. Les dessins, les modèles de galbes doivent être traduits différemment selon les matériaux choisis.

- « Modeler, c'est détruire ; construire, c'est créer.

- « Il ne faut avoir qu'un système, et c'est de n'en avoir jamais. Cherchons de tous côtés des horizons de l'art, des horizons du monde, des fleurs encore inaperçues, naissant sur des fleurs oubliées ».

De toutes vos œuvres, cette nuit, je pense à ce pastel qu'une femme étrange voulut que l'on plaçât près d'elle, dans son cercueil.

⁴ Bourdelle signait alors ses œuvres : Emile Bourdelle

LE RESQUILLEUR

*En marge de l'Exposition de Genève
(Dépôt de 174 tableaux du Prado que l'Espagne fit pour trois mois, pendant l'été 1939 - au Musée de Genève)
par Claire Mars*

Hanté par l'idée fixe qui, sous les sourcils touffus, allumait son regard d'une flamme inquiète, il avait, insoucieux de l'émotion soulevée sur son passage, bravé tous les obstacles. Il s'était faufilé parmi les visiteurs, avait gravi quatre à quatre les marches blanches du grand escalier; quelques salles parcourues hâtivement ne lui livrèrent pas celui qu'il poursuivait avec toute l'ardeur indiscreète d'un cœur ardent et passionné. Plantées devant le portrait du duc d'Olivarès, une paire de jambes recouvertes de flanelle grise lui firent croire un instant qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait, mais il dut reconnaître son erreur et, peut-être, le petit Infant Balthazar, caracolant sur son poney, s'égaya-t-il de sa course affolée sur le parquet glissant. Jusqu'alors tout allait assez bien; il espérait, malgré quelques difficultés, mener son expédition à bonne fin. Pourquoi faut-il qu'un gardien l'aperçût alors qu'il s'approchait, oh ! sans mauvaise intention d'une tapisserie de grande valeur ?

- Eh ! par exemple ! dit cet homme ; ah ! charrette ! mais, c'est un chien ! Et à qui c'est qu'il est, ce chien ?

Il s'approcha du héros de l'histoire qui, à nouveau, chercha refuge auprès du duc d'Olivarès, qu'il avait décidément élu : « Ah ! sacré mille... ici, ici tout de suite ! A qui c'est, cette bête ? » répéta le gardien d'une voix tonnante, en roulant des yeux terribles à la ronde.

Chacun s'interrogeait du regard, dans un silence de gens bien élevés. Le chien, vraiment, paraissait choqué : « Monsieur, monsieur, je vous en prie, pas tant de bruit : en tout cas pas devant les Vélasquez, moi aussi j'ai mon pedigree, Monsieur ! Et je ne suis pas une bête, je suis un scotch-terrier. Et j'ai un maître, oui, monsieur ! Même qu'il m'avait laissé devant la porte... »

Dans l'indifférence voulue de la foule, il reprit son enquête, flairant chaque piste, interrogeant chaque visage. Sur ses traces, le gardien, poussif, s'agitait, s'épongeant le visage et accumulant, à l'usage du propriétaire de cette sale bestiole, une mauvaise humeur grandissante. Prudemment je m'étais éloignée, me méfiant de ce fluide mystérieux qui fait de moi la proie de tous les animaux errants, souffrants ou simplement en peine.

Devant la « Maja desnuda », une grosse dame fondait lentement sur un canapé. Sa face béate ne reflétait que le contentement d'un repos bien gagné; elle étendait devant elle de courtes jambes rondes et boudinées, enflées d'avoir stationné devant tant de merveilles. Sa main dodue agitait lentement un catalogue dont elle se servait en manière d'éventail, sans souci de déranger l'édifice de ses cheveux couronnés d'un chapeau de paille évoquant irrésistiblement le « bourrelet » protecteur dont les nourrices prudentes coiffent encore leurs nourrissons dans certaines provinces reculées. Telle quelle, elle enthousiasma soudain le tempérament inflammable de notre visiteur clandestin. (Ah ! qu'elle est bien, cette dame, qu'elle est belle, qu'elle me plaît !) Ne pouvant contenir sa fougue juvénile, il se jeta sur elle, quêtant une caresse d'un museau avide, déposant sur la jupe claire l'hommage de deux pattes poussiéreuses. La dame eut un geste de défense, puis tenta de calmer l'assaillant en le repoussant doucement. Déjà le gardien surgissait, furibond : « Et alors, savez pas que c'est défendu, les chiens, ici ? Faut le faire sortir tout de suite, tout de suite, z'entendez ? » Elle eut, à la ronde, un regard bovin et incompréhensif, tira sa robe sur ses genoux, rougit, rentra ses jambes sous la banquette... C'était une étrangère qui ne comprenait pas ce qu'on lui voulait. Le gardien sembla trouver cela assez louche et se promit d'avoir l'œil sur la dame, sans pourtant perdre le chien de vue. Celui-ci s'était immobilisé dans la foule, reposant sur ses pattes écartées, toutes raides et un peu tremblantes. Il paraissait avoir perdu courage, tout petit dans la multitude, abandonné, sans maître. Seuls, ses yeux vifs semblaient s'être voilés de bleu, refléter un contentement muet, réfréné par le bout de sa courte queue qui s'interdisait de frétiler, mais n'attendait qu'un signal.

Il vint, ce signal, donné par son plus proche voisin pendant que le gardien, surveillant toujours la grosse dame compromise, renseignait un groupe de touristes. C'était un grand jeune homme d'allure sympathique, qui paraissait plongé dans la contemplation d'une petite toile aux détails minutieux. Il eut un bref regard de côté et : « Viens, filons ! dit-il; c'est le moment ». Ils partirent, l'un à grands pas, l'autre trottant menu, l'air farceur, et paraissant reconduire au bout d'une invisible laisse, son maître enfin reconquis.

Là-bas, sur la banquette, la grosse dame inquiète se troublait de plus en plus sous l'œil du gardien vigilant.

FRUITS (III)

Par Robert ROCHEFORT

Ce geste magnifique et simple par lequel
tu sépares du ciel et tu rends à la terre,
mais tout transfiguré, tout mêlé de lumière,
ce fruit qui t'attendait, tranquille et naturel,

ce geste insouciant, ce geste fraternel
d'élever vers cet arbre une main familière
ainsi qu'une muette et profonde prière
consacre ton accord tacite avec le ciel.

- Et par ce simple geste au milieu de l'été,
par cette main tendue avec simplicité
vers cet arbre muet, vers ces fruits que tu cueilles,

tu t'adresses à dieu comme l'homme inquiet
sous le soleil antique au milieu des forêts
le cherchait à travers les arbres et les feuilles.

Vous qui patiemment attendez notre geste
presque religieux et pourtant naturel,
beaux fruits qui nous venez de la terre et du ciel
dans les arbres obscurs et les branches muettes,

vous semblez témoigner au-dessus de nos têtes
d'un ciel mystérieux derrière le réel
et vous communiquez, o beaux fruits temporels,
d'un possible au-delà les merveilles secrètes,

car vous avez déjà pour tenter notre cœur
un avant-goût du ciel parmi votre saveur
délicieuse mais inachevé encore,

où comme un souvenir enclos dans votre chair
vous gardez de la terre un goût encore amer
qui se dissipera dès la prochaine aurore.

TAPE MON POULS

Par Christiane LORIOT DE LA SALLE

Tape mon pouls, tape à la porte
De mon poignet et de ma tempe,
Encore tape dans ta prison,
Où tu te cognes où tu conspires,
Comme une mouche prisonnière,
Comme un bourdon dedans sa cloche,
Comme un oiseau, comme une forge,
Tape donc pour te libérer.
Si tu brises la chrysalide,
Si tu fuis vers le ciel liquide,
Mon cœur tu seras délivré.



PRESENTATION DE JEAN GIONO

Par Christiane Lorient de la Salle

Avant même de le voir j'avais entendu sa voix au téléphone. Mon enthousiasme lui avait tout de suite jeté aux oreilles ce compliment, comme un bouquet de feuillage, et non de fleurs :

« Giono, vous avez écrit l'Odyssée de notre pays ».

En effet, « Colline » d'abord, et puis « Un de Baumugnes », m'avaient émue comme les récits d'Homère. Ces bords de la Durance tant de fois côtoyés sous la lune quand l'auto roulait vers Manosque, ces berges grises, ces troupeaux transhumants surpris dans les villages, le soir, bêlants et marquetés des mille feux de leurs yeux fixés sur les phares de la voiture, cette montagne de Lure, animale et divine, toute frémissante d'un vent emporté, Giono les avait apprivoisés ; et un jour, ce fut le visage de cet homme que je vis dans ce logement du Boulevard de la Plaine, où je lui rendis visite pour la première fois. D'abord ce regard mouvant d'un bleu d'eau me retint, des yeux de rivière sous des cheveux rejetés en arrière et d'une couleur d'écorce, un nez fin rappelant celui des seigneurs de Clouet, une bouche au ferme dessin et des mains denses et blanches qui devaient peser là où elles s'appuyaient, ou effleurer seulement quand elles le voulaient bien. Sa voix était plus chaude et moins impersonnelle qu'au téléphone. Ce jour-là, Giono me fit entrer dans le Paradis de son verbe en me lisant un passage du « Grand Troupeau » : Julia boit un bol de lait dans lequel ont neigé des pétales d'amandier.

Je me souviens de l'impression surnaturelle de printemps qu'il avait provoquée en moi. Un autre soir, ce fut chez nous à la campagne qu'il nous lut ce passage du « Serpent d'Etoiles » : Les bergers, dans leur cantonnement secret, racontaient des histoires fabuleuses. Giono, la tête appuyée contre le gros pin, lisait ; seuls les grillons et les grenouilles continuaient à chanter et sa voix complétait parfaitement cette symphonie nocturne. Les disques encore étalés sur la table témoignaient de la musique que nous venions d'entendre ; une autre « Pastorale » résonnait maintenant à nos oreilles, dont Giono était le créateur : les arbres, les vents, toutes les grandes forces de la nature parlaient par sa bouche ; même les enfants ouvraient des yeux étonnés d'entendre raconter par une grande personne des histoires merveilleuses où l'herbe, les bêtes et l'eau jouaient le même rôle que les fées.

Avec ce fougueux lyrisme des poètes, Giono exprime tous les chants du monde, depuis la tragique plainte d'une bête dans les bois jusqu'au vol des oiseaux dans l'air, ou la volte des poissons dans le courant. Ses livres sont animés de toute cette force précise ou confuse que l'on devine soumise ou dressée dans la nature contre l'homme. Celui qui a vécu près des bois ou au bord de la rivière en confronte la miraculeuse présence.

En retrouvant Giono cet automne, il m'a parlé du grand roman qu'il est en train d'achever, « Que ma joie demeure », dont il a emprunté le titre à un chant de Bach. C'était un matin de novembre, toute la plaine bougeait dans le soleil. On voyait de temps en temps se soulever une brume comme une bulle qui crève. Giono me disait cet univers dont il venait d'écrire l'épopée et je croyais apercevoir les périodes écoulées depuis la création du monde quand les hommes n'avaient encore pour recueillir les bruits, les couleurs et les parfums que leurs yeux éblouis par la beauté de la terre, leurs oreilles délicates, leurs sens ouverts et leur cœur sans fiel.

« Je veux vous parler des vérités éternelles de la terre et vous faire approcher de joies telles que celles que vous connaissez déjà vont s'éteindre comme s'éteignent les plus grandes étoiles quand le soleil saute par-dessus les montagnes ».

AUX SOURCES MÊME DE L'ESPÉRANCE

Les hommes redeviennent tristes et nerveux. Après la guerre, ils ont cru être pleins d'espérance ; ils se trompaient : ils avaient seulement une permission de vivre un tout petit peu plus large, Ils se sont mis à bâtir dans une rage de mortier, de ciment et d'acier.

Bâtir est une occupation de désespérés. Chaque fois que l'homme a été affamé d'équilibre et d'espérance, il a gâché la terre et l'eau, il a entassé les pierres, il a bâti, il a bâti devant lui la forme désirée du rythme immobile et de l'ordre. Le premier qui eut besoin dans son désespoir de matérialiser sa force, sa rectitude, sa raison d'espérer, bâtit un mur : il mit des pierres sur des pierres, il frappa le mortier avec ses mains, il l'enfonça avec ses doigts dans les rainures. Le soir, il se coucha dans l'herbe et, dans le moment où il attendait la paix, il entendit que se gonflait encore en lui le vieux hurlement qui jetait les caravanes sur les routes du monde. Malheur, malheur ! Il inventa des pelles et des truelles, des treuilles et des poutres d'acier, il alla choisir au fond des carrières les poussières les plus dures, les ciments les plus prompts et, dédaignant orgueilleusement son angoisse, il fit s'épanouir son mur, plus large, plus haut, plus épais, plus solide, à la mesure de son désespoir affamé de paix, de joie, d'ordre, de nature pour tout dire d'un seul mot qu'il ne prononçait pas dans son cœur, du seul mot qui aurait tout renversé, tout aplani, tout ordonné dans son grand silence plat.

De temps en temps, sur la lisière des forêts, les poètes criaient le malheur, le malheur, ou bien le bonheur, le bonheur, ce qui revenait au même puisque ce bonheur, nul n'arrivait à le construire.

De temps en temps, des peintres aux doux pieds marchaient dans l'herbe. Ils venaient, ils essayaient d'effacer le mur avec de souples pinceaux de poils et des couleurs. Ils peignaient sur le mortier des chasses, des tempêtes, des cieux bouleversés par le sillage éperdu des anges et minutieusement, au ras de terre, ils imitaient dans leur dessin la dentelure des petites salades, la douceur des pâquerettes, la fumée blonde du plantain, la houle fusée des herbes. En se reculant de trois pas, en clignant des yeux, en penchant la tête, en se laissant aller de tout son corps, on voyait un instant la terre promise, et le mur disparaissait. Mais le sourire d'Angelico commençait à peine de serpenter sur les lèvres que tout criait : le malheur, le malheur.

Truelles, sable, brouettes, ciment, abattages d'arbres, fondations à la pioche, rivets de fer, chalumeaux, chaînes, fracas des marteaux et des tôles, barres à mine, dynamite. Des échafauds, des échelles, des cordes, des ponts volants, notre mur n'est pas assez haut, plus haut, plus haut, plus large, plus profondément assis. Creusez la terre avec vos dagues à vapeur jusqu'au sommet du porphyre, élargissez les fossés, faites monter les pierres jusqu'au fond étroit du ciel, comme si les oiseaux eux-mêmes étaient devenus des maçons. Notre désespoir est trop large. Ah ! que nous ayons enfin devant nos yeux fait de rochers et de ciment, le corps magnifique de l'équilibre des dieux. Des murs, des murs.

Trop de murs. Nous sommes au bout de notre époque. Nous sommes arrivés à un moment de notre désespoir où notre férocité va nous jeter les uns sur les autres. Les poètes ne savent plus, Ils ont tout fait. Tout, sauf ce qu'il faut faire. Ils se sont enorgueillis de leur éléphantiasis plus ou moins bien placée et ils l'ont balancée sous le nez des hommes. Ils ont joué du clairon, de la clarinette, des timbales. Ils ont fait du trapèze volant, de l'équilibre, de la jonglerie, de l'escamotage, du bonneteau, de l'assassinat, du commerce.

Ils ont tout fait, tout, sauf ce qu'il faut faire.

Et maintenant, ils en sont comme des priseurs qui ont éternué dans leurs tabatières.

Où sont ceux qui ont quelque chose à dire ? Nous sommes au bout de notre époque.

Le poète doit être un professeur d'espérance. A cette seule condition, il a sa place à côté des hommes qui travaillent et il a droit au pain et au vin. Car il ne travaille pas, lui, ce qu'il fait, il est obligé de le faire. Il est une sorte de monstre dont les sens ont une forte personnalité ; lui, le poète, il est là au milieu de ses bras, de ses mains, de ses yeux, de ses oreilles, de sa peau, comme un petit enfant emporté par des géants. Il est obligé de voir plus loin, il est obligé de pressentir, il est là-haut, sur les formidables épaules, et l'horizon des hommes s'étant abaissé, son regard vole jusqu'au bout de l'horizon des poètes et le parfum des étoiles tombe sur lui. Son travail à lui, c'est de dire (il a été désigné pour ça) : les autres font. Alors, en toute justice, pour qu'il ait permission et droit de vivre, il doit être un professeur d'espérance.

Si, devant des gens en pleine santé, l'on prononce les mots ordinaires de la nature : foin, herbe, prairie, saule, fleuves, sapins, montagnes, collines, on les voit comme touchés par un doigt magique. Les bavards ne parlent plus. Les forts gonflent doucement leurs muscles sous les vestes, les rêveurs regardent droit devant eux. Si l'on écoutait à ce moment-là la petite voix de leur âme, on entendrait qu'elle dit : voilà, comme si elle était enfin arrivée.

Ils sentent au fond d'eux-mêmes le grand limon s'émouvoir sous l'arrivée d'une eau fraîche et toute étincelante de force. Nous sommes trop vêtus de villes et de murs. Nous avons trop l'habitude de nous voir sous notre forme antinaturelle, nous avons construit des murs partout pour l'équilibre, pour l'ordre, pour la mesure. Nous ne savons plus que nous sommes des animaux libres. Mais si l'on dit : fleuve, ah, nous voyons : le ruissellement sur les montagnes, l'effort des épaules d'eau à travers les forêts ; l'arrachement des arbres, les îles chantantes d'écume, le déroulement gras des eaux plates à travers les boues des plaines, le saut du fleuve doux dans la mer.

Nous n'avons pas été créés pour le bureau, pour l'usine, pour le métro, pour l'autobus. Notre mission n'est pas de faire des automobiles, des avions, des camions, des tracteurs, des locomotives. Notre but n'est pas d'être assis dans un fauteuil et d'acheter tout le blé du monde en lançant des messages le long des câbles transocéaniques. Ce n'est pas pour ça que notre pouce est opposable aux autres doigts. Tout ce travail dans notre faux monde est réclamé par nos pantalons, nos vestes, nos robes, nos souliers, nos chapeaux. Nos pieds veulent marcher dans l'herbe fraîche, nos jambes veulent courir après les cerfs, serrer le ventre des chevaux, battre l'eau derrière nous pendant que nous écarterons le courant avec nos bras . Par tout notre corps, nous avons faim du monde véritable.

Voilà la mission du poète.

Il peut y avoir toute une forêt dans un aboiement de renard. Je chante le balancement des arbres, le grondement des sapins dans les couloirs de la montagne, les vastes plaines couvertes de forêts et qui, du haut de la colline, ressemblent à la mer, mais qui s'ouvrent quand on descend avec leurs étranges chemins d'or vert, leur silence, la fuite des belettes, l'enlacement des lierres autour ces chênes, l'amour qui lance les oiseaux à travers les feuilles comme des palets multicolores, les plages de sable où les chevaux sauvages galopent dans un éclaboussement de poussière et d'eau ; la pluie qui passe sur le pays ; l'ombre des nuages, les migrations d'oiseaux, les canards qui s'abattent sur le marais ; les hirondelles qui tournent au-dessus du village, puis tombent comme de la grêle, et les voilà dans les écuries à voler sous le ventre des chevaux ; les flottements de poissons qui descendent les rivières et les fleuves, la respiration de la mer, la nuit toute ensemencée d'étoiles et qui veut cent milliards de siècles pour germer.

Je chante le rythme mouvant et le désordre.

CAUSERIE SUR LES SANATORIA

(Fait le Vendredi 6 Mars, au Poste Radio-Colonial) par Luc DURTAÏN

Un botaniste hollandais, qui étudiait une plante aquatique américaine, vint sans y songer par la fenêtre du laboratoire, dans un canal, un tube à essai chargé de germes de ce végétal. Deux ans après tous les canaux de la Hollande se trouvaient envahis par cette plante au point que la navigation des péniches en était entravée. A Tahiti un brave gendarme avait apporté je ne sais quel arbuste épineux, en souvenir d'un de ses voyages : cet arbuste à présent y dresse des forêts entières, qui bloquent la plupart des vallées tahitiennes, et les interdisent à la culture. Foisonnant de pareille sorte, le bacille de Koch a singulièrement prospéré dans les civilisations actuelles. L'entassement des citadins dans les villes, la promiscuité, le surmenage, l'alcoolisme, le manque d'air et de lumière, et jusqu'au plaisir même de la vie moderne, lui ont offert un terrain de culture où il a pullulé. Ce que la société a fait, seule la société peut le défaire. Une réforme profonde de notre genre de vie, de notre logement, de notre aération, doit arriver un jour à nous débarrasser de cet hôte terrible.

Nous verrons plus tard les moyens que la médecine et la chirurgie ont dressés contre le bacille de Koch. Je voudrais examiner ce soir avec vous l'arme aujourd'hui reconnue la plus efficace pour combattre ce bacille : j'entends le sanatorium.

Nous nous limiterons à la tuberculose pulmonaire et au sanatorium d'altitude.

Tout d'abord, demandons-nous, quel rôle l'altitude peut jouer dans la cure de la tuberculose pulmonaire.

Son premier avantage, évident, est d'offrir au malade un air relativement privé de germes. Puis l'intensité plus grande des rayons solaires - sans parler d'autres radiations encore mal connues, rayons cosmiques, etc... - y joue un rôle tonique vis-à-vis des fonctions physiologiques et du « moral ». L'abaissement de la température - le pur froid d'hiver, la fraîcheur de l'été - mettent en jeu les réactions de l'organisme, font appel à ses forces secrètes. Froid que mesure mal le thermomètre : froid rendu bien plus supportable par la sécheresse relative de l'air, et la moindre densité de l'atmosphère. Au début, tout au moins, la respiration, la circulation, sont accélérées, le sang s'enrichit en hémoglobine. Il faut bien entendu que l'organisme soit capable de cet effort, et, d'autre part, ne l'outrepasse pas : ce qui exclut les malades aux lésions très avancées, ou trop âgés, et les grands nerveux.

Il est d'ailleurs difficile, pour apprécier l'effet de l'altitude, d'additionner ses éléments et ses effets si divers. « Si même l'on pouvait mesurer tous les éléments d'un climat me disait le Dr Tobé qui est une des autorités sur cette matière, on ne tiendrait rien encore : le climat a une âme ». Il se passe pour les stations climatiques le même fait que pour les stations thermales : une sorte de complexe s'établit qui diffère de la somme de ses éléments.

Moralement, le séjour en sanatorium - qui est bien loin d'être le lieu triste et hanté qu'imaginent volontiers le public - a plusieurs effets de haute importance. Il enseigne au malade la discipline nécessaire pour arriver à vaincre une longue et traîtresse maladie. Il lui facilite cette règle de vie, en le plaçant dans un milieu où tout le monde la suit. C'est pourquoi une station sanatoriale ne doit pas être juxtaposée à une Station de sport, dont on imagine les multiples entraînements : il faudrait que le malade fut un héros pour leur résister !

Le sanatorium ? Libre Cloître de la guérison, avec ses horaires, ses lois de repos et d'aération, qui ajoutent leur influence aux méthodes actuelles de traitement. « Déracinement du malade loin de son univers quotidien - écrivait en substance le romancier de la « Montagne Magique » - dégagement des contingences, et retour de l'être à un état de liberté initiale ».

Le sanatorium avec ses chambres claires, à balcon, aux fenêtres toujours ouvertes ; avec ses galeries de cure, avec son laboratoire, ses installations de rayons X, d'une importance si capitale avec ses installations de chirurgie, a pris sa figure typique. Au surplus, l'isolement des sanatoria, à distance des cités, en fait des unités qui doivent, à l'occasion, pouvoir suffire : on doit y trouver tout, depuis l'électricité ou les réserves de vivres jusqu'aux bibliothèques. Dans un sanatorium, on se croirait vraiment à bord d'un navire.

Que de fois, l'hiver, sous un azur aigu, dans les grands plis neigeux des montagnes et les cimes des sapins ai-je cru voir les longues architectures modernes des sanatoria s'avancer comme des paquebots isolés ou des flottes, vers le port idéal de la guérison ?

Ici, de même qu'à bord d'un navire, où l'énergie du capitaine maintient l'ordre, tant vaut le médecin, tant vaut le sanatorium ! Toute espèce d'installation, tout progrès technique restent vains s'il n'y a un esprit et un cœur capable de les animer.

A l'égard de ces sanatoria un grand effort a été accompli en France. Avant la guerre, notre pays ne comptait que 1.100 lits, répartis en 12 sanatoria; on y trouve aujourd'hui près de 200 sanatoria et de 30.000 lits. La législation et les initiatives privées ont agi tout à la fois. Encore que ce ne soit pas tout que de bâtir. La loi, excellente en soi, qui a obligé chaque département à posséder son sanatorium, conduit à certaines erreurs de topographie.

C'est une des visions les plus caractéristiques de notre époque, que cette civilisation accoudée, adossée à la montagne et qui, armée de ses rayons obscurs et de sa technique chirurgicale, vient lui demander la santé.

J'ai eu cette impression poignante et vigoureuse dans tels sanatoria suisses à Leysin, à Montana, par exemple, et dans le beau sanatorium d'étudiants qui fut institué près de Grenoble, à Saint-Hilaire du Touvet, où deux cents jeunes malades, tout en se soignant, se cramponnent tout de même au travail, suprême épave de leur vie, avec tant de vaillance. Et je la retrouvais récemment en Haute-Savoie, non loin de Megève - de cette capitale du ski, de la vitesse - dans le groupe de sanatoria de Passy, où le Dr Tobé, le Dr Davy et leurs collègues jouent un rôle admirable d'initiateurs, de savants et d'apôtres.

Dans la suite des plateaux qui s'étagent de 1.000 à 1.500 mètres - abrité par un formidable écran de roc, haut de deux kilomètres, et face à la splendide vision du Mont-Blanc - l'Etat, le département et l'initiative privée ont dressé toute une suite d'édifices, depuis le merveilleux Sancellemoz, ce chef-d'œuvre technique, jusqu'au village-sanatorium de Praz-Coutant; du Roc des Fiz, scrupuleusement calculé pour les enfants, jusqu'à Guébriant. Belles preuves de cette vérité : que le hasard et les circonstances peuvent sans doute attaquer l'homme, mais que l'ordre, la science, la persévérance, la passion généreuse peuvent tout pour le sauver.

LE PRIX NOBEL DE CHIMIE 1935

« Les Cahiers du Plateau sont heureux de s'associer modestement à l'hommage qui vient d'être rendu à M. et Mme Joliot-Curie. »

Les hautes récompenses périodiquement décernées par le jury suédois, ont, entre autres, l'avantage de révéler au grand public les noms des savants qui illustrent particulièrement tel ou tel domaine de l'art ou de la science.

Je ne ferai pas l'injure aux lecteurs des « Cahiers du Plateau » de feindre qu'ils pouvaient ignorer les noms et les travaux de M. et Mme Joliot-Curie, lauréats du prix Nobel de Chimie pour 1935, mais il n'est peut-être pas sans intérêt de situer dans l'histoire de l'atome et singulièrement dans celle de la radioactivité le nouveau chapitre si brillamment inauguré par la plus récente découverte de deux jeunes et modestes savants de l'Institut français du radium.

La plupart de ceux qui liront ces lignes savent que la chimie actuelle, née à la fin du XVIII^e siècle, à la suite des travaux de Lavoisier, repose sur quelques notions assez péniblement acquises, à l'aide desquelles furent étayées de nombreuses théories d'un intérêt pragmatique incontestable, et dont certaines peuvent même nous abuser par leur apparence définitive.

Lavoisier prouva, par une série d'expériences, que les corps sont réductibles à un petit nombre d'éléments constituants (80 environ) qui se retrouvent chacun dans de très nombreux composés. C'est ainsi que l'oxygène, par exemple, entre dans la composition de l'eau, de l'acide sulfurique, de l'acide azotique, etc., etc... corps qui avant Lavoisier, apparaissaient comme irréductibles.

Dalton, à la fin du XIX^e siècle, montre que, dans ces combinaisons, les éléments constituants s'unissent suivant des rapports simples et bien déterminés. Il en déduit que chaque élément agit par unités autonomes et il donne à la plus petite quantité d'élément pouvant entrer en réaction, le nom d'atome. cet atome apparaît alors comme véritablement « insécable » et constituant l'unité de matière.

Cette croyance se trouvait confirmée par de nombreuses expériences et un savant russe de génie, Mendeleïeff, en classant les différents corps simples par ordre de poids atomiques croissants, s'aperçut que certaines propriétés de ces corps réapparaissaient périodiquement. En faisant correspondre dans une même colonne les corps doués de propriétés similaires, il établit son fameux tableau, dans lequel chaque élément, individualisé, se voit attribuer une certaine « case » numérotée, les cases vides devant être occupées par des éléments inconnus.

Aussi fut-ce une véritable révolution dans le monde chimique lorsqu'à la suite de la découverte par Becquerel, en 1896, des rayons uraniques, émanations d'un corps simple, l'uranium, « phénomène de l'ordre d'une phosphorescence invisible », de la découverte, en 1898 par Pierre et Marie Curie, du polonium premier élément radioactif ; des expériences de Rutherford, en 1899, qui démontraient la complexité des rayons uraniques formés de rayons alpha et bêta, corpusculaires, les rayons gamma mis en évidence en 1900 par P. Villard étant des ondes électromagnétiques, il fallut bien se rendre à l'évidence que les atomes étaient composés de « quelque chose ». Une fois de plus, l'insécable se trouvait réductible, et les atomes apparurent bientôt comme formés d'un centre complexe ou noyau, chargé d'électricité positive et d'un ensemble de corpuscules chargés négativement (électrons), gravitant autour de lui et créant un ensemble astronomique comparable à notre système solaire. Il se trouve d'ailleurs que le nombre de ces électrons (négatons) et le numéro d'ordre dans la classification de Mendeleïeff sont identiques.

Les propriétés caractéristiques d'un corps envisagé et, en particulier, sa radioactivité, c'est-à-dire la faculté qu'il possède d'émettre des rayons comparables aux rayons uraniques, dépendent essentiellement du noyau. En perdant des électrons ou des éléments nucléaires, il est évident que ces corps sautent d'une case à une autre du tableau de Mendeleïeff.

Le noyau est considéré comme formé d'un ensemble d'électrons et de protons jalousement protégés par des barrières de forces électrostatiques considérables, spontanément franchies dans le cas des éléments radioactifs.

Jusqu'à ces dernières années, le proton était la particule élémentaire portant une charge électrique équivalente en valeur absolue à celle de l'électron, mais de masse voisine de celle de l'atome d'Hydrogène (1 840 fois, celle de l'électron).

Mais cela n'était encore qu'une apparence, et la découverte de neutron par M. et Mme Joliot-Curie venait de nouveau bouleverser les idées des chimistes. Le neutron est un corpuscule dépourvu de toute charge électrique, et dont la masse est sensiblement équivalente à celle de l'atome d'hydrogène. On le considéra au début comme formé par l'union intime d'un proton et d'un électron.

De nouveau les théoriciens s'en donnèrent à cœur joie, et il convient de signaler parmi ceux-ci, le physicien, Paul Dirac, le Leverrier de cette astronomie moléculaire qui prévoyait alors, par le simple calcul, l'existence d'un nouveau constituant de la matière, correspondant à l'électron, mais chargé négativement. En 1932, la découverte de ce nouveau corpuscule par Anderson venait confirmer de façon éclatante l'exactitude de ces vues géniales.

L'étude approfondie des rayons cosmiques permit de préciser la nature de ces nouveaux constituants et le neutron est considéré aujourd'hui comme particule élémentaire dont l'adjonction à un électron positif (positron) constitue le proton.

La méthode généralement employée par les savants pour permettre aux constituants du noyau de franchir leurs barrières électrostatiques est le bombardement des atomes par des rayons alpha (atomes d'hélium), par des neutrons ou par d'autres projectiles de même ordre de grandeur. On pensait jusqu'ici, que les corps ainsi bombardés, en perdant certains de leurs éléments, donnaient naissance à de nouveaux corps stables, correspondant chacun d'une façon définitive à l'une des cases de Mendeleieff.

Or ces derniers temps, Monsieur et Madame Joliot Curie ont remarqué que certains atomes légers ainsi bombardés devenaient eux-mêmes le siège d'une émission corpusculaire importante. Il s'est passé ce phénomène très curieux que certains projectiles se sont unis aux constituants du noyau de l'atome et ont donné naissance à des corps nouveaux. C'est ainsi que l'atome de Bore, bombardé par des corpuscules d'hélium (rayons alpha) donne naissance à un Azote radioactif, qui, lui-même, se désintègre en carbone. De la même façon furent créés un nouveau phosphore à partir de l'aluminium, un nouveau silicium et un nouvel aluminium à partir du magnésium. C'est plus spécialement pour la découverte de ces radioéléments artificiels que Monsieur et Madame Joliot se sont vus, cette année, décerner le prix Nobel de Chimie.

J. M.

SCIENCE ET ÉCONOMIE

par Irène JOLIOT-CURIE, Membre du Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes

Malgré le caractère politique combatif de cet article, nous pensons demeurer fidèles à la ligne que nous nous sommes tracée en réservant ici même toute latitude à la contrepartie. La personnalité de l'auteur et la valeur intrinsèque des idées exposées, conférant à l'argumentation une importance qui ne saurait écharper à nos lecteurs, nous ne doutons pas, en publiant ces lignes, qu'elles ne soient accueillies avec le plus grand intérêt. N.D.L.R.

Le développement extraordinaire des applications de la science au cours des siècles derniers a apporté dans la vie moderne des éléments de confort et de variété qui vont toujours en augmentant. Malheureusement on a vu se développer parallèlement – et avec quelle énergie – l'art de détruire la vie humaine par des moyens nouveaux que la science nous a aussi procurés. D'autre part, la vie économique n'a point su s'adapter aux conditions nouvelles de la production. C'est pourquoi la civilisation actuelle, bien que très élevée à certains points de vue, ne saurait commander le respect. Lutte économique ! préparation à la guerre ! Telles sont les préoccupations principales de chaque pays. Cet état d'esprit est général, mais il s'est exagéré en France à un point que les Français ne réalisent pas bien, je crois. La France, pays qui ne poursuit aucun projet d'agression, sacrifie délibérément son avenir à l'idée de sa défense actuelle. La plus grande partie du budget est utilisée pour les dépenses de guerre, et cette partie est sans cesse accrue ; le reste, la part des dépenses utiles à la vie du pays, est constamment diminué. Le budget de la France est divisé en gros de façon suivante : la moitié pour la dette publique, le tiers pour la guerre (guerre, marine, air), le sixième pour tout le reste. Ce n'est pas un secret pour les scientifiques français que la production scientifique française occupe actuellement un rang humiliant parmi celles des grandes nations. Ceci est vrai dans tous les domaines, sauf celui des mathématiques. Pourquoi ? Parce que les mathématiques demandent relativement peu d'argent. Les autres sciences sont chères : c'est paraît-il un luxe que notre pays ne peut se payer.

Ce qui est vrai pour la science, est vrai dans la plupart des autres domaines. La France a une proportion d'illettrés plus élevée que la plupart des grands pays, l'hygiène y est à un niveau plus bas, etc... L'éducation, la santé : luxe hors de nos moyens.

Et les crédits scientifiques, ceux de l'instruction primaire, ceux de l'hygiène ont encore diminués.

On ne saurait apprécier ce que cette situation fait de torts à la France vis à vis de l'étranger et combien de prestige de notre pays est faible comparativement à ce qu'il était jadis.

Mais quand la France sacrifie son prestige moral, ainsi que la santé et l'instruction des enfants du pays à la préoccupation de la Défense Nationale, ce sacrifice est-il utile ?

Ne recherchons pas les fautes qui ont conduit après la dernière guerre – que l'on nous avait promis être la dernière – à retrouver le même état de paix armée qu'avant 1914. Demandons-nous seulement si la Défense Nationale est bien comprise.

Prenons à titre d'exemple le cas particulièrement frappant des cuirassés récemment mis en construction. Certes, les cuirassés ont des partisans, mais il ne manque pas non plus de techniciens qui leur attribuent une valeur militaire bien médiocre et le moins qu'on puisse dire est que leur utilité est fort contestée.

Or, sait-on que le prix d'un cuirassé est d'environ 700 millions de francs et que la même somme consacrée aux laboratoires suffirait à remettre la science française au niveau qui convient à une grande nation. Avec cette somme, on pourrait donner à 50 grands laboratoires un crédit suffisant pendant 40 ans. Oserait-on réellement soutenir que la valeur militaire d'un seul cuirassé est si décisive que son importance est plus grande que la vie scientifique entière du pays. ? Et si la même somme au lieu d'être consacrée à la science était utilisée pour l'hygiène publique et l'assistance sociale, ne serait-ce pas, même au point de vue militaire, plus raisonnable ? Imagine-t-on le nombre de malades auxquels on pourrait rendre la santé, le nombre d'adolescents malingres dont on pourrait faire des êtres bien portants, le nombre d'enfants que l'on empêcherait de mourir ? Ce pendant, de nouveaux cuirassés sont toujours mis en chantier. Pourquoi ?

C'est surtout parce que l'intérêt du pays n'est pas seul en jeu dans les commandes du matériel de guerre : des intérêts privés puissants – et qui disposent de toute la presse d'information – sont engagés. A cause de cela, nous avons des cuirassés, mais une aviation médiocre, alors qu'il n'est pas besoin d'être sorcier pour prédire lequel serait le plus utile en cas de guerre.

C'est aussi pour cela que, malgré l'augmentation des crédits militaires, les jeunes gens sont mal nourris dans beaucoup de casernes et le sanatorium des officiers que nous voyons ici même, n'est pas terminé faute d'argent.

Grâce à la presse d'information, le vote de certaines dépenses militaires par le Parlement est présenté comme un acte de foi qui ne se discute pas : que la dépense soit faite ou non dans l'intérêt général du pays, celui qui se permet d'y faire une objection est, par définition, un mauvais Français. De certaines autres dépenses, nul ne se soucie.

C'est pourquoi, beaucoup de français pensent qu'il serait temps de séparer le domaine du patriotisme de celui des intérêts industriels par la nationalisation des industries directement intéressées dans la fabrication du matériel de guerre. Tous les patriotes sincères devraient soutenir cette revendication.

On est tenté de comparer la France à un homme qui craint que sa maison ne soit attaquée et qui, habilement conseillé par un armurier, consacre tout son revenu à garnir sa maison de mitrailleuses, seulement il dépérit de faim et de misère dans sa maison bien défendue.

Cette comparaison séduisante n'est cependant exacte que partiellement.

En effet, les progrès de la science ont à tel point augmenté les possibilités de production, que l'économie mondiale semble pouvoir supporter ce luxe inouï de consacrer une part énorme de la richesse de chaque pays à une fabrication non productive de bien-être.

Ce n'est pas parce que les hommes, occupés à faire des armes, ne produisaient pas de quoi se nourrir et se vêtir, que la crise économique est survenue. Il y a eu, au contraire, trop d'aliments, trop d'étoffes.

Trop pour la vente, du moins, car au même moment, des hommes avaient faim et froid.

On aurait pu penser que c'était une heureuse circonstance de pouvoir vêtir et nourrir les hommes les plus pauvres, donner une vie plus large et plus variée à tous. Telle n'est pas la loi économique actuelle : la solution, en pareil cas, est de jeter à la mer le blé non vendu, d'arrêter les métiers, de restreindre la production.

Cette conséquence du mode de fonctionnement actuel du régime capitaliste est scientifiquement et humainement une monstruosité. Puisque ce système d'échange s'est montré incompatible avec la répartition des objets de première nécessité fournis en abondance par le travail humain, ce système doit disparaître. L'économie future ne saurait être basée sur la notion du profit. Cette vérité est tellement certaine d'ailleurs que même le régime capitaliste a dû lui faire des concessions. L'État subventionne des compagnies de navigation ou d'aviation ; ces organisations sont donc reconnues utiles même si elles ne sont pas viables commercialement. Il y a des écoles, des hôpitaux gratuits. On a donc reconnu qu'il faut parfois, dans l'intérêt général, donner aux hommes ce qu'ils ne peuvent pas payer.

Il devrait être considéré comme un crime de détruire des objets de première nécessité, d'arrêter leur fabrication, tant qu'il y a des hommes qui en sont privés. On oublie trop que ce sont là les richesses réelles et que l'argent n'est qu'un moyen d'échange.

L'U.R.S.S. nous offre la preuve qu'un système économique basé seulement sur l'intérêt collectif est un système viable. Ce pays est encore handicapé par le lourd passé d'ignorance et de misère légué par le tsarisme, mais chaque année le niveau de vie s'améliore là-bas. Je n'en conclus pas, d'ailleurs, qu'un régime copié sur celui de l'U.R.S.S. soit celui que l'on doit désirer en France ; les conditions et les hommes y sont différents. Mais je pense que c'est une folie d'essayer de mettre fin à la crise économique par les moyens que l'on emploie en ce moment. En s'efforçant à tout prix de sauver le système de répartition on démontre pour tout esprit scientifique sa faillite irrémédiable, puisqu'on est amené pour cela à réduire la production, fortune véritable du pays, puisqu'on répond à l'excès de denrées par l'absurde remède d'un abaissement du niveau de la vie de la population.

On me dira que l'économie est un domaine complexe où la psychologie joue un grand rôle, et qu'elle n'est pas régie par les principes scientifiques. Ce n'est vrai que dans une certaine mesure. On peut obtenir de l'argent pour des entreprises industrielles imaginaires : c'est le triomphe de la psychologie sur la raison ; mais cela se termine inévitablement par une banqueroute : c'est le triomphe final de la raison sur la psychologie. Une tentative de redressement financier qui ignore résolument les bases réelles du problème est vouée à l'échec : tel sera le sort de celle qui est en cours, en France.

En écrivant cet article un peu disparate, j'ai peu d'espoir de convertir à mes opinions ceux de mes lecteurs qui ne les partagent pas à l'avance. Je m'estimerai heureuse si je puis seulement faire comprendre à quelques-uns le point de vue des membres du Front Populaire, quand ils réclament l'interdiction du commerce privé des armes et luttent contre les décrets-lois de déflation. Ceux qui professent de telles opinions sont aussitôt qualifiés par la grande presse de « mauvais Français », « d'éléments troubles », etc. ou, dans le meilleur des cas, d'idéalistes inaccessibles aux contingences pratiques. Nous sommes, au contraire, fermement convaincus que cette action est conforme aux intérêts véritables du pays.

T. S. F. : LA RÉCEPTION RADIOPHONIQUE SUR LE PLATEAU D'ASSY

par Jean FORRIÈRES

De toutes les inventions modernes, la T. S. F. est peut-être celle qui a connu le plus retentissant succès mondial.

Cette admirable découverte due au génie et aux patientes recherches de Branly, Hertz et Marconi, connaît, depuis bientôt douze ans une vogue toujours croissante. La « Radio » nous est aussi familière que l'automobile. Son domaine d'utilisation s'étend de jour en jour, en même temps que diminue le prix d'achat des appareils récepteurs, et personne ne pense plus, en écoutant une chronique sportive ou un concert, aux efforts laborieux qu'il a fallu poursuivre pour en arriver au stade actuel, non pas de perfection, mais de vulgarisation, qui permet à tous les distractions les plus diverses pour un minimum de frais et de fatigue. Nous ne demandons pas aux éternels détracteurs de la T. S. F. d'adresser avec émotion une pensée admirative aux précurseurs, aux pionniers grâce auxquels d'immenses progrès ont pu être réalisés depuis l'époque héroïque où les sans-filistes de la première heure livraient bataille à des appareils hétéroclites et barbares pour en arracher d'informes vagissements. Nous serions simplement satisfaits si nous pouvions leur suggérer cette idée que les progrès sont d'autant plus rapides que le champ d'utilisation pratique s'élargit davantage.

Souvent, d'ailleurs, les attaques les plus acerbes proviennent de ceux qui n'ont jamais pris la peine d'écouter un poste, un bon poste. Les uns répètent péremptoirement que la T. S. F. est un ramassis de toutes les pires fadaïses musicales, les autres prétendent qu'il n'y a jamais de beaux concerts, certains n'ont jamais entendu autre chose que des parasites, et quelques-uns assurent que ce n'est pas encore au point : qu'ils attendent, ceux-là, mais ils sont bien difficiles !

Laissons là ces injustes critiques, et permettons-nous de faire observer à ces radiophobes endurcis que la Radio présente actuellement le choix des programmes les plus divers, correctement transmis et facilement captés, malgré le gros effort qui reste à accomplir dans la lutte antiparasite.

LA RECEPTION A PASSY. — LE PLAN DE LUCERNE

La Haute-Savoie occupe, au point de vue Radiophonique, une situation vraiment privilégiée. Situés aux confins de la Suisse et de l'Italie, nous sommes assurés en toutes saisons de fort bonnes réceptions de tous les postes Suisses, Italiens et même Allemands.

D'autre part, bien que dépendant de la circonscription Radiophonique « Alpes-Grenoble », nous recevons aussi bien, sinon mieux, les ondes de Lyon-la-Doua !

Outre ces deux postes, relativement voisins, nous recevons, dès la chute du jour, et très puissamment, les principales émissions françaises : Strasbourg, Toulouse et le poste Parisien donnent fort bien ; Nice, Bordeaux et Rennes viennent tout de suite après ; enfin, on peut, avec un bon récepteur, capter sans trop de difficultés la Tour-Eiffel, Fécamp, Marseille, Toulouse P.T.T. et même Radio L.L., Radio Agen et Lille, mais quel sport !!!

Alger est reçu excessivement bien dans la soirée ; quant à Radio-Maroc, l'écoute en est possible, mais irrégulière. Les émetteurs britanniques, belges et hollandais sont les plus difficiles à écouter en Savoie, tandis que Barcelone, Vienne, Prague, Budapest et en général toutes les émissions de l'Europe Centrale, arrivent très fortement.

En grandes ondes, la situation est fort complexe ; Luxembourg domine et sa réception est nettement supérieure à celle de Radio-Paris. Nous entendons aisément Varsovie... depuis que la Tour a déménagé ; enfin, Moscou, avec ses 500 kilowatts, diffuse généreusement chaque soir l'hymne révolutionnaire et des conférences économiques correctement reçues.

Nous croyons précieux de rappeler aux sans-filistes que la Radiodiffusion européenne est régie par le plan de Lucerne, entré en vigueur le 15 janvier 1934.

Aux termes de cette convention internationale, chaque station a un état-civil bien déterminé et contrôlé par le centre d'observations de Bruxelles.

La convention de Lucerne a réparti le nombre de longueurs d'ondes pour chaque pays, proportionnellement à son étendue et à sa population. (Elle a accordé à la France 21 longueurs d'ondes).

D'autre part, elle a limité à 150 kilowatts la puissance maximum des émetteurs travaillant entre 1000 et 2000 mètres de longueur d'onde (Moscou excepté) ; elle a attribué un maximum de 120 kw. pour les ondes de 260 à 550 mètres ; enfin, les postes utilisant une onde inférieure à 260 mètres et jusqu'à 200 m., ont droit à 60 kw. seulement.

C'est à Lucerne également que fut promulgué le décret fixant à 9 kilocycles l'écart de fréquence obligatoire entre deux stations d'émission, et il est infiniment regrettable que la bande passante entre deux émissions puissantes ne soit pas fixée à 12 ou 15 kilocycles.

Enfin, la Conférence de Lucerne a commis la grosse erreur d'attribuer des « Ondes Communes Internationales ». Ces Messieurs ont décrété que l'on pouvait impunément donner une même longueur d'onde à deux stations distantes géographiquement de 2.500 km. environ. Il en résulte de fâcheuses interférences absolument inévitables pour tout auditeur dont le poste est assez sensible pour recevoir sans peine les 2 ou 3 émissions de même fréquence, aussi éloignées soient-elles. Prenons deux exemples concrets : Alger partage avec Göteborg (Suède), l'onde commune de 318 m. 80, et Bruxelles partage avec Le Caire l'onde de 484 m. L'auditeur parisien situé à mi-chemin de la ligne Alger-Göteborg recevra en même temps un concert de musique arabe et un concert scandinave !

De même l'auditeur de Passy ne peut séparer Bruxelles et Le Caire ; seul, un cadre orientable permettrait la sélection... à condition toutefois que le poste récepteur et les deux postes ayant la même onde ne soient pas situés en ligne droite !

Nous complétons cet exposé en indiquant à nos lecteurs que le Plan de Lucerne n'est pas applicable intégralement aux grandes ondes ; l'intransigeance de la Hollande et du Luxembourg, qui ont refusé d'abandonner leurs grandes longueurs d'ondes doit amener à une date non déterminée la convocation à une nouvelle conférence, chargée de la répartition des grandes ondes (1.000-2.000 m.)

Vous pourriez peut-être penser maintenant qu'Assy-Passy est le véritable paradis des sans-filistes. Hélas ! détrompez-vous bien vite. Si certaines journées nous réservent des auditions agréables et pures, il en est d'autres, malheureusement trop nombreuses, où les plus belles retransmissions sont inaudibles ; les parasites, cette plaie de la T.S.F., viennent par leur hideuse présence détruire tous vos espoirs et vous mettent dans l'obligation de couper le contact. Négligence, mauvaise volonté, indifférence, nous allons essayer, sans aucune prétention technique, de vous éclairer à ce sujet.

UN AFFREUX CAUCHEMAR : LES PARASITES

Les divers parasites qui viennent troubler les auditions peuvent être groupés en quatre catégories bien distinctes : parasites atmosphériques, parasites du secteur, parasites des moteurs industriels, enfin ceux produits par les divers appareils ménagers et les installations défectueuses.

Le retour de la saison chaude amène inévitablement une recrudescence des décharges orageuses : elles se traduisent dans le diffuseur par un craquement sec et violent suivi d'un léger grésillement d'amplitude décroissante. Il est impossible de se tromper sur leur identité, de même qu'il est vain de vouloir les supprimer. Ils sont généralement abondants à la fin des lourds après-midi d'été, et d'autant plus gênants que l'orage est plus rapproché ; quand leur fréquence devient trop grande et rend l'audition impossible, il vaut mieux ne pas s'obstiner et cesser l'écoute, en prenant soin de réunir l'antenne à la prise de terre.

Le secteur nous intéressera davantage, car on l'accable en général de tous les méfaits, et souvent bien à tort. Le secteur qui nous dessert n'est certes pas parfait : c'est un secteur alternatif triphasé, très mal équilibré et sujet à de formidables variations de tensions ; le voltage qui normalement devrait être de 120 volts, accuse 135 volts aux heures creuses et 95 volts seulement aux moments de forte consommation. Les lampes des appareils actuels s'accommodent heureusement assez bien de ces variations.

D'autre part, les nombreux promeneurs qui déambulent sur les routes de la commune ont pu remarquer le peu de soins apportés à l'installation, notamment autour du transformateur. Les raccords et épissures abondent et il est évident que le voisinage immédiat de la haute tension et de la basse tension ne réalise pas le dispositif anti-parasite rêvé.

Dans ces conditions, nous restons persuadés que le réseau produit quelques perturbations, mais nous croyons que ce n'est pas lui le grand coupable. Le réseau aérien actuel n'est pas plus mauvais que beaucoup d'autres, et s'il nous amène des parasites, il ne fait qu'apporter à notre détectrice les innombrables troubles produits de ci, de là par les usagers.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'en novembre dernier un parasite violent et continu, agissant sans interruption nuit et jour, fut signalé à l'attention des services compétents de l'usine de Chedde, car tout laissait supposer que ce bruit venait d'un dérangement du réseau.

La Direction de l'usine dépêcha son ingénieur à Assy, et, effectivement après de laborieuses recherches le mal fut réparé : un isolateur en mauvais état sur un pylône de la haute tension était cause de tout le mal. Quelques jours plus tard, un autre crachement continu rendait à nouveau toute audition impossible ; cette fois, c'était un voltmètre qui était détérioré ; la réparation fut effectuée avec diligence et depuis cette date aucun trouble grave n'a été constaté.

Les parasites actuels sont intermittents ; il n'y en a pas la nuit, ni à certaines heures de la journée, et tous ceux qui existent viennent des appareils branchés sur le secteur et non pourvus de filtres anti-parasites obligatoires.

C'est donc aux moteurs et engins multiples utilisés par les usagers qu'il faut s'attaquer. La loi de mai 1934 pour la suppression des parasites est entrée en vigueur ; cependant rien ou presque rien n'a encore été fait jusqu'ici à Assy-Passy pour assurer aux sans-filistes les auditions pures auxquelles ils ont droit.

Nous espérons qu'il suffira de signaler à tous les hôteliers que leur devoir et leur intérêt les engagent à lutter contre les parasites.

En assurant à leurs clients la suppression totale des parasites, ils travailleront au bon renom de la station tout en s'assurant une indispensable réputation de confort.

A Leysin, à Davos, à Hauteville, la T.S.F. est reçue sans parasites ; pourquoi faut-il que notre magnifique centre d'Assy-Passy fasse exception, puisque la radio est pour un grand nombre l'unique distraction des trop longues heures de cure ?

En réclamant la suppression totale des parasites, les auditeurs sont dans leur droit ; la loi est pour eux, et de plus M. Mandel, notre actif ministre des P.T.T., vient de doter chaque département d'un agent chargé de rechercher et de faire disparaître, même par des moyens de contrainte, tous les troubles parasitaires.

Nous souhaitons de tout cœur que l'agent départemental ne soit pas obligé d'intervenir, mais nous insistons vivement auprès de tous les directeurs d'établissements de cure pour bien leur indiquer l'état d'incurie de leurs installations électriques.

Nous remercions chaleureusement ceux qui ont déjà satisfait leur clientèle ou qui ont pris les mesures nécessaires en vue d'une prochaine et totale suppression de ce fléau ; qu'il nous soit permis, par la même occasion, de remercier spécialement M. Dal, qui, à diverses reprises, mit obligeamment ses précieuses connaissances à notre service.

Est-il utile maintenant de rappeler ici les principales sources de parasites. Il y a d'abord tous les moteurs utilisant un système de collecteurs à balais ; ajoutez-y les ascenseurs, monte-charge, les téléphones automatiques, les sonneries à relais et vibro-ronfleurs, les machines à coudre, les aspirateurs et les épouvantables appareils de chauffage au mazout.

La plupart de ces parasites peuvent être radicalement supprimés pour une dépense minime de 20 à 30 francs par moteur. Une seule catégorie de parasites est plus tenace : ce sont ceux produits par l'étincelle de la bobine d'induction, servant à l'allumage du mazout des chaudières à réglage automatique par thermostat ; les frais de filtrage atteignent alors quelques centaines de francs.

Dans tous les autres cas, la pose aux bornes du moteur de deux condensateurs de 1/2 microfarad placés en série, avec mise à la terre de l'armature médiane, suffit à éliminer 80 pour cent des troubles ; on peut obtenir une suppression absolument totale par l'adjonction d'une self spéciale destinée à arrêter les courants haute-fréquence.

RENE DORIN, CHANSONNIER

Par Henri-G. Clouzot

Nieul-sur-Mer, l'Atlantique et, tout de suite, la rase campagne, la terre plus proche d'être nue. Un mince ruban blond de sable fin les réunit plus qu'il ne les sépare. Ni falaises, ni rochers, pas de collines qui rongent les bords du ciel. Sur les plages charentaises, le ciel est complet et les vagues de nuages qui viennent de la haute mer y courent sans rencontrer d'obstacles.

C'est de Nieul-sur-Mer qu'est parti René Dorin ; c'est là qu'il aspire à retourner le plus vite possible, car il ne s'est jamais habitué à la ville, à ses fièvres, à ses bruits, à ses camaraderies faciles.

Au pays de Fromentin, Dorin a pris le goût de la poésie ; à Verdun, à Charleroi, l'horreur de la guerre et de la violence : aux années, la sérénité et le sens de la mesure. Je ne connais pas de caractère plus cohérent que le sien. C'est un costaud sentimental et optimiste parce que costaud. C'est un homme !

Et un écrivain ! Moins soucieux de la prosodie (la chanson appelle l'élosion), que du style, de la précision et de la saveur du mot. Lisez plutôt ce quatrain, détaché du charmant portrait de « l'enfant timide et craintive dont le mec était horloger » :

*Elle pratiquait les usages
Et, levant sa coupe d'alcool
Elle disait : " J'ai l'avantage,
A la tienne, casse pas l'bol ».*

Qui d'autre qu'un amoureux de sa langue eût inventé le jeu des « Nuances » ?

*Une décoration sur le veston d'un brave : c'est un ruban.
Sur la robe de Mlle Raquel Meller : c'est une faveur.*

Ou encore :

*M. Pierre Benoit a écrit l'Atlantide : c'est de l'inspiration.
M. Pierre Benoit est à l'Académie : c'est de la veine.*

De la « cheville » même, affreuse chose, Dorin a fait un agrément. A propos du pancrace, il écrit :

*Caïn, notre vieux grand père,
Fils aîné du père Adam,
Y jouait avec son frère.
Je vous parle de longtemps.*

Le calembour, le déplorable calembour devient sous sa plume :

*Chaque époque sur la terre
Ne mérit'que ce qu'elle a :
L'dix-huitièm' siècle eut Voltaire,
Le vingtième a Volterra.*

La concision de ses traits est célèbre. Ne vous souvenez-vous pas de celui-ci qui lui a valu tant d'injures d'une certaine presse (sic) :

*Au début d' la saison dernière,
Histoir' de calmer notre effroi,
Doumergue a dit « J'ai vu deux guerres ».
Justement, jamais deux sans trois !*

Pourtant, ce que je préfère encore en Dorin, c'est son comique persuasif, né d'une logique rigoureuse et d'un bon sens cartésien ; mais ici, ce sont des chansons entières qu'il faudrait citer.

A tort ou à raison, Dorin ne croit pas à la révolte :

*Nous trouvons qu'il vaut mieux, quand une idée est belle,
Plutôt que d'en mourir, hélas ! vivre pour elle
Et chantant avec vous : ça ira, ça ira !
Nous ajoutons pour nous : « Le temps s'en chargera ! ».
... C'est pourquoi, tête basse
Quand le malheur nous vient, nous attendons qu'il passe
Et nous en arrivons souvent à redouter
Ce que notre colère y pourrait ajouter.*

Dieu merci, cette lassitude est rare chez Dorin, sa résignation est d'ordinaire souriante. « C'est-y pas mieux comme ça », « Aucune importance ! », voilà le dernier mot de sa philosophie. C'est celle d'un homme qui a beaucoup lutté, beaucoup souffert, qui aime la vie, « la gaieté, l'amour et la lumière », son foyer, ses enfants et le bon vin, qui, plutôt que de combattre de front une société trop bien armée, estime plus profitable et plus amusant de ruser avec elle :

*Nous n'pouvons plus ou c'est tout comme,
Dire du mal de nos grands hommes
Dans nos chansons de cabaret.
C'est un décret !
Mais, cachés dans l'ombre propice,
On les siffle au nez de la police,
Quand ils paraissent au cinéma.
C'est toujours ça !*

En traçant ces lignes, Dorin je vous imagine. Vous êtes assis à votre bureau, entre les deux fenêtres qui ouvrent sur les Batignolles; à votre droite, le piano ; sur le piano, votre violon et celui d'André; sur la table un tome du journal de Jules Renard, un cendrier déjà plein, un projet de scénario, des couplets d'opérettes, des fleurs; vous n'êtes pas rasé et vous avez passé, sur votre pyjama, un vieux veston d'intérieur. Sourcils froncés, vous recommencez pour la cinquième fois un distique, car - vous me l'avez souvent avoué sans faux orgueil - vous n'atteignez pas sans effort au raccourci de la pensée, à l'exactitude de l'expression qui donnent une forme rare à vos chansons. Chacune d'elles représente, sous leur apparente facilité, un travail minutieux et amoureux; c'est pourquoi elles vivront ! Plus longtemps que vous et que moi, à côté des couplets de Désaugiers, en excellente compagnie.

GAUCHE... DROITE ?

Paroles de René DORIN, Musique de ZIMMERMANN



I

Je cherche en notre République
 Un coin tranquille, n'importe où.
 Cette garce de politique
 Ayant fourré son nez partout.
 Elle empoisonne notre vie,
 Nous ne pouvons plus dire un mot,
 Sans que les gens qui nous épient,
 Ne se demandent aussitôt :

Est-il de gauche ? est-il de droite ?
 Il paraît plein de bon vouloir.
 Est-il de gauche ? est-il de droite ?
 Voilà ce qu'il nous faut savoir.

II

En écoutant la comédie,
 Le spectateur, émoustillé
 Par quelque aimable facétie,
 S'amuserait bien volontiers;
 Mais soudain la mouche le pique;
 Il s'abandonne à son tourment
 L'œil fixé sur le comique,
 Il se demande éperdument :

Est-il de gauche ? est-il de droite ?
 Il chante bien l'air des pompiers.
 Mais est-il de gauche ou de droite
 Voilà c' qu'il faut élucider.

III

Entre le sièg' de Sarragosse
 Et la bataill' de Friedland,
 L'instituteur demande aux gosses
 De quel parti sont leurs parents.
 La sag' femme ell' même s'exaspère
 Et s'écrie devant l' nouveau-né,
 Sur ce monde extraordinaire
 Ouvrant ses grands yeux étonnés :

Est-il de gauche ? est-il de droite ?
 Il a sali son beau maillot.
 Mais ni de gauche, de droite,
 N'est la couleur de son drapeau.

IV

L'épicier, devant ses fromages
 Qu'il examine du toucher,
 Inquiet, murmure « Ah ! les sauvages,
 De quel côté vont-ils pencher ? »
 Le tailleur qui prend les mesures,
 Monsieur, de votre pantalon,
 Vous tâtant sur tout's les coutures,
 Semble se dire : « Allons ! allons ! »

Est-il de gauche ? Est-il de droite ?
 Mettons-nous sur le bon chemin
 Et, qu'il soit de gauche ou de droite,
 Tâchons d'avoir la preuve en mains.

V

On voudrait parler d'autre chose
 Et malgré soi l'on y revient,
 Hors de la droite, je suppose,
 Et de la gauche, il n'y a rien.
 Si vous citez les philosophes :
 Voltaire, Pascal ou Rousseau,
 Ou des gens qui avaient d' l'étoffe :
 Jaurès, Louis XI ou Clémenceau.

Etaient-ils de gauche ou de droite ?
 S'écrient vos interlocuteurs,
 Et selon la gauche ou la droite,
 Ce sont des Dieux ou des sauteurs.

VI

Le bon Curé, d'un pas agile,
 Monte à sa chaire et se sent fort;
 Il va prêcher sur l'Evangile
 Et mettre enfin tout l' mond' d'accord.
 Mais voilà que sa gorge est sèche,
 Un doute naît dans son esprit,
 Avant de commencer son prêche,
 Il se dit : « Voyons, Jésus-Christ ? »

Est-il de gauche ? Est-il de droite ?
 Et Dieu lui-même, tout interdit,
 Devient de gauche ou bien de droite,
 Selon les besoins du parti .

VII

Et le commerce est lamentable,
 Et l'industrie est dans les choux.
 Il nous faudrait des gens capables
 Et courageux et tout et tout.
 Nous en avons sans doute en France,
 Ou sinon ça m'étonnerait,
 Nous en avons plus qu'on ne pense.
 Oui, mais ces gens qu'il nous faudrait :

Sont-ils de gauch' ? Sont-ils de droite ?
 Attention ! nous y voilà.
 Sont-ils de gauch' ? Sont-ils de droite ?
 Et nous ne sortons pas de là.

LA MODE DE PRINTEMPS OU VÉNUS ANADYOMÈNE

Par Lucien LELONG



Alphée - Photo J.C. Monneret

Ma nouvelle collection marque une rupture avec la ligne droite.

Au milieu des éternelles rayures, je me sentais prisonnier comme derrière les barreaux d'une cage. J'ai éprouvé l'impérieux besoin de tordre ces droites inflexibles, de m'évader.

Les horizons infinis de la mer sont un appel irrésistible pour l'imagination.

Bercée au gré des vagues, la mienne a trouvé dans leur architecture mouvante et compliquée l'inspiration d'un thème nouveau.

Si je me suis laissé accaparer tout entier par ce thème, c'est que son évolution a dépassé le cadre de la simple fantaisie.

Ce ne sont pas seulement des coquillages, des coraux, des anémones, épanouis comme des fleurs tropicales, que j'ai cueillis dans la mer, c'est une technique nouvelle que m'a révélée le mouvement onduleux des vagues.

La courbe de la vague, en effet, n'est pas uniquement ornement et fantaisie; elle participe à l'architecture de la robe qu'elle commande le plus souvent.

C'est en cela qu'elle se distingue du feston et de l'arabesque. Alors que ces derniers décrivent des mouvements limités qui se répètent, la vague décrit un mouvement continu d'où découlent les effets recherchés tels que, ampleur, fronces, plissés ou volants.

Ce mouvement vagué, la femme actuelle l'exige.

Pour modeler les formes harmonieuses de son corps, il faut se souvenir des courbes harmonieuses de la mer.

Leçon d'élégance que donna la plus belle des déesses.

N'est-ce pas dans les plis bleus de la vague que Vénus se drapa, lorsqu'il lui fallut voiler sa nudité nacrée, sortie rayonnante de l'onde, un jour de sa naissance ?

Toutes les richesses de la mer ont donc servi de thème à ma collection, non pas pour obéir à une volonté concertée d'avance, mais parce qu'au cours de la création, il n'a pas été possible d'utiliser d'autres éléments.

Les décolletés ont pris la forme de conques, les chevelures ont été emprisonnées dans des filets de pêcheurs, coquillages et poissons ont prêté leurs mille formes aux dessins des imprimés et de dentelles. Les couleurs, allant du bleu au vert rappellent toutes les nuances du ciel et de la mer, de l'aube au crépuscule, des banquises aux tropiques, de l'accalmie à la tempête.

Et les bijoux eux-mêmes, par leur mouvement souple, prolongent le mouvement souple de chaque modèle.

Ce sont des clips qui ondulent comme des algues, des sirènes qui se poursuivent au long d'un collier, des poissons chinois qui font frémir les voiles de leurs nageoires parmi les nacrés et les perles.

Dans les mailles d'un filet magique ont été capturés, avec les fabuleux trésors de l'Océan, les vagues rebondissantes et les reflets, dansant à la surface de la mer, des couchers de soleil.

